

Vers de nouvelles relations ville-campagne: les travailleurs ruraux et la création de nouveaux lieux

Claire Barbay

Doutoranda em Geografia pela Université Paris X (Nanterre)
Endereço profissional: Université Paris X, UFR SSA, Département de géographie, Bât. D, bur. 214 B, 200
Avenue de la République, 92001, Nanterre. Telefone: 01 40 97 75 58
Endereço eletrônico: claire.barbay@wanadoo.fr

Résumé

Cet article cherche à montrer comment de nouvelles formes d'implantations spatiales apparaissent avec les *assentamentos* de réforme agraire. Des noyaux de population se forment là où il n'y avait auparavant qu'un «désert». La population récemment installée génère des activités économiques et politiques qui la placent dans une relation particulière à la ville. Les travailleurs ruraux installés dans les *assentamentos* de réforme agraire assument un rôle actif dans la transformation des rapports ville-campagne, cela en augmentant l'accès des paysans à des services autrefois centralisés au siège des *municipios* et en élargissant le poids politique de la population rurale.

Mots-clés: rapport campagne-ville; réforme agraire; installations rurales; espace rural.

Resumo

Em direção a novas relações cidade-campo: os trabalhadores rurais e a criação de novos lugares

Esse artigo trata de mostrar como novas formas de implantações espaciais aparecem com os assentamentos. Núcleos de população se formam onde antes só havia um «deserto». A população recentemente instalada produz atividades econômicas e políticas que a põe numa relação particular com a cidade. Os trabalhadores rurais instalados nos assentamentos de reforma agrária assumem um papel ativo na transformação das relações campo-cidade, ampliando o acesso dos camponeses a serviços antes centralizados na sede dos municípios e reequilibrando o peso político da população rural.

Palavras-chave: relações campo-cidade; reforma agrária; assentamentos; espaço rural.

Abstract

Toward new city-country relations: rural workers and the creation of new places

This article shows how new spatial arrangements arise with the creation of agrarian reform settlements (*assentamentos*). The settlements represent the formation of new population centers where often there had only been "desert". The newly installed population naturally generates economic and political activity, placing the settled rural workers in a new kind of relationship with urban areas. Once settled, rural workers assume more active roles in transforming relations between urban and rural areas, increasing the possibility of access to services once centralized in towns and concentrating more political influence in the countryside.

Keywords: city-country relations; agrarian reform; rural settlements; rural space.

Introduction

«*Ce que nous voyons n'est pas fait de ce que nous voyons, mais de ce que nous sommes.*»
(F. Pessoa, *Le Livre de l'intranquillité*)

Cet article part d'éléments du mémoire présenté en 2003 pour le Diplôme d'Etudes Approfondies (aujourd'hui appelé Master 2) en Géographie: «Les *Assentados* de la réforme agraire, construction d'une identité rurale au Brésil». Cet article comprend trois parties: dans la première nous reprenons la réflexion en psycho-géographie de A.Moles sur la production de lieux nouveaux pour analyser la présence nouvelle des *assentamentos* au Brésil. Dans la partie suivante nous présentons quatre cas d'*assentamentos* que nous avons étudiés et enfin dans une dernière partie, nous essayons de comprendre comment se mettent en place de nouveaux rapports entre la ville et la campagne du fait de l'apparition des *assentamentos* et du rôle qu'y jouent leurs habitants. Notre démarche s'appuie sur des entretiens et une observation approfondie, qui ont été réalisés au cours d'un travail de terrain entre septembre 2002 et février 2003 grâce à l'obtention d'une bourse du Réseau Français d'Etudes Brésilienne. Nous avons déjà travaillé dans le Pernambouc à l'occasion de la maîtrise (aujourd'hui appelée Master 1)

Nous n'abordons ici qu'en incidence le travail des mouvements sociaux, principalement le Mouvement des travailleurs ruraux Sans Terre (MST) et la Commission Pastorale de la Terre (CPT) (FERNANDES, 2000; MARTIN J.-Y., 2001), et pas du tout celui des acteurs institutionnels comme l'Institut National de Colonisation et de Réforme Agraire (INCRA) ou le Service brésilien d'appui aux petites et moyennes entreprises (SEBRAE), dont nous avons aussi étudié l'action et l'influence. Nous montrons l'importance de ces nouveaux lieux que sont les *assentamentos* et de leurs principaux acteurs, à savoir les habitants eux-mêmes.

Le fait de devenir habitants d'un *assentamento* conduit les travailleurs ruraux à changer leur rapport à l'espace. Le terme « *assentamento* » désigne la création de nouvelles unités de production agricole, par le biais de politiques gouvernementales visant la réorganisation de l'utilisation de la terre au bénéfice de travailleurs ruraux sans terre ou avec peu de terre. (Bergamasco et Norder 1996). Pour les habitants, c'est à dire les « *assentados* », de nouveaux interlocuteurs apparaissent (mouvements sociaux, fonctionnaires de l'Etat, techniciens agricoles...) avec de nouvelles exigences vis-à-vis de cet espace tandis qu'eux-mêmes se trouvent au cœur de la réussite ou de l'échec de l'implantation de ce que nous appelons de « nouveaux lieux ». Organisés au sein de mouvements, accompagnés par des techniciens ou seuls face à leurs actions, ils deviennent acteurs de changement et cela passe tout particulièrement par les étapes de l'installation de l'*assentamento* lui-même. Il y a la construction tout d'abord de nouveaux lieux, qui peuvent se transformer au fil du temps en de nouveaux territoires.

Les définitions du lieu par les géographes se rapprochent. Pour les auteurs des Mots de la Géographie (BRUNET et alii, 1993) «*Le lieu est un point, mais un point singulier, identifiable et identifié, distinct des autres [...] Les lieux n'ont aucun sens en eux-mêmes: ils n'ont que celui qu'on leur donne*». Or nous soutenons en suivant Moles, qu'un lieu existe quand apparaît la conscience d'un *Ici* différent d'un *Ailleurs*, justement quand ce lieu fait sens pour la personne. Ainsi, le lieu peut permettre de se définir dans la mesure où on peut dire ensuite: je suis de l'*assentamento* *Primeiro de Março* ou de la communauté *Nossa Senhora de Fatima*. Si l'on reprend la réflexion de Moles, la production du lieu suit plusieurs étapes. Dans le cas des *assentamentos*, l'histoire commence souvent par un campement ou par une occupation, puis par la mise en place de l'*assentamento*, **l'attente de crédits, les premières cultures, la construction des maisons, vient ensuite la lutte pour plus de services : électricité, transports...**

Les assentados, acteurs de changement spatial

Dire que les *assentados* deviennent acteurs de changement, c'est chercher à exprimer le passage qui s'opère entre la situation de passivité, dans laquelle ils se trouvaient (souvent malgré eux) et la possibilité qu'ils ont d'avoir une position active vis-à-vis de leur vie et de leur espace de vie. Nous ne reviendrons pas ici sur le rôle essentiel des différents mouvements sociaux, en particulier le MST.

Les changements dont il est question ici concernent de nouveaux rapports à l'espace. L'*assentamento*, comme nouveau lieu, est un espace que ses habitants s'approprient et qu'ils investissent d'une identité particulière. Dans une démarche qui a inspiré de nombreux géographes (FREMONT, 1976; BAILLY, 1995), Moles définit une catégorie particulière, celle du "lieu". Il passe ainsi de la notion d'espace à celle de lieu en reprenant l'idée aujourd'hui partagée (RETAILLE, 1997) que l'espace n'est pas neutre, en particulier pour celui qui s'y trouve, que l'espace est chargé de sens. Il met ainsi en avant l'analyse des représentations. Si (se) représenter un lieu semble tout d'abord une démarche individuelle, des traits communs apparaissent qui lui permettent d'élaborer un objet de cette science qu'il a nommé psycho-géographie (1981). La démarche phénoménologique de Moles le conduit à prolonger l'étude ponctuelle par une théorisation (SCHWACH, 1998). C'est donc en utilisant sa théorisation que nous proposons ici une approche de la création des *assentamentos* par les habitants: depuis le désert, au lieu créé, nommé et approprié (MOLES, 1995).

Le désert

Caractériser les types d'utilisation des terres sur lesquelles ont été installés les *assentamentos* d'aujourd'hui, pour dire si elles correspondaient ou non à l'archétype du «désert» n'est pas toujours aisé. Des données existent sans doute, puisqu'elles sont au nombre des éléments que doivent recueillir les experts chargés de prospecter les terres afin de juger de la possibilité de leur expropriation. Selon la Constitution brésilienne de 1988, sont passibles d'expropriation les terres qui n'accomplissent pas une fonction sociale, autrement dit des terres «improductives» c'est à dire non utilisées par leur propriétaire. Cependant il se peut aussi qu'une partie de ces terres « inexploitées » (par le propriétaire), soit cultivée par un *morador*, un employé, qui y pratique une culture servant à son alimentation. L'évaluation de ce qui se fait sur les terres pour savoir si elles sont productives est souvent l'occasion de conflits (le propriétaire tente d'occuper ces terres à moindre frais en y plaçant des têtes de bétail ou en y plantant rapidement quelque chose). On relève aussi des cas où ce n'est pas l'improductivité qui est en cause mais des problèmes socio-économiques: dans la région littorale du Nordeste, appelée région de la *Mata*, de nombreuses propriétés, *engenhos*, ont été expropriées suite à la fermeture des usines de transformation de la canne à qui elles vendaient leur production. Si les raisons les plus évoquées sont celles de la crise de la production, de l'absence des propriétaires, du fait d'héritiers inintéressés; il y a aussi une multiplication des cas d'expropriation pour non-paiement des dettes vis à vis des salariés ou de l'Etat ou pour non respect des droits du travail. Toutes les terres utilisées pour la réforme agraire ne sont donc pas inconnues de tous ceux qui s'y trouvent installés par la suite. Mais l'on peut dire qu'il n'y avait pas d'appropriation totale de ces terres possibles par ceux qui y habitaient ou y travaillaient tant qu'ils se trouvaient dans une position d'assujettis (GARCIA, 1989). Le terme de désert s'applique ici à la fois pour qualifier un endroit non habité, non nommé mais aussi un espace qui a commencé à prendre un sens nouveau avec sa désignation comme lieu à revendiquer, à habiter et où travailler.

D'après les habitants que nous avons rencontrés, la plupart du temps, avant leur installation il n'y avait que de la forêt ou bien des prairies mal entretenues. La forêt porte le nom de «*mata*» c'est à dire de forêt aux arbres déjà hauts, parfois de «*capoeira*» plutôt constituée d'une végétation importante, mais plus touffue que haute ou bien encore de «*mato*» qui correspond, en fonction des contextes, à la brousse ou aux mauvaises herbes.

Pour désigner le processus d'installation, peuvent ainsi être distinguées trois grandes étapes dans les relations entre les personnes et l'espace.

Il y a d'abord, et tout simplement, l'absence totale de relations: l'espace existe comme un donné vide dans lequel l'individu peut évoluer ou circuler à sa guise, mais où il n'y a aucune différence dans l'état de l'être, qu'il soit ici ou qu'il soit là. C'est ce que l'on appelle l'indifférence spatiale, l'espace vide illimité, sans bornes, dont le désert est l'archétype le plus facile: là il n'y a aucune différence entre Ici et Ailleurs [...]. (MOLES)

A Ramada da Quixabeira, un *assentamento* du Sertão do Pajeú (PE) F. A. disait:

Avant, ici, il n'y avait que de la brousse, comme vous l'avez vu par-là. Il n'y avait que du bois. Et nous avons dû faire tomber tout ce bois, de nombreux troncs d'arbres pour ouvrir l'espace par ici. Des troncs et des racines, il a fallu arracher tout pour laisser le terrain propre comme il est maintenant. Ça a été un très gros travail.

Au contraire, les *assentados* qui citent l'existence d'une présence humaine dans le passé se réfèrent souvent à d'anciens *moradores*, ou d'anciens employés. C'est le cas de S.M. venant de l'*assentamento* voisin de Caldeirão, dont le père était morador. Ils étaient seuls pour toute une propriété: «*Je connais le maître de cette terre. J'ai déjà parlé avec lui, sur la morada; lui, il cherchait un morador pour vivre ici... Ici c'était plein de forêt, mais depuis que les personnes sont venues ça a diminué.*» .

Si le cas du «désert» ne se vérifie pas partout, la présence de la forêt ou de grandes herbes de même que l'absence de propriétaire, semblent correspondent à ce même archétype. Ainsi à Caldeirão, sur une propriété, seule une petite partie était habitée, le reste étant non cultivé ou occupé par quelques têtes de bétail. De nombreux *assentados* ont eu réellement le sentiment de défricher, de commencer la mise en valeur de cet endroit.

Transformé en lieu

Ma famille habite Lajedo et São Bento do Una [lieu d'où est venue la majorité des *assentados* de Ramada da Quixabeira]. Quand je vais leur rendre visite ou quand je pars d'ici pour aller ailleurs, je ne me sens pas bien. Quand je suis là-bas, je ne suis pas bien. Ma seule envie est de retourner ici. Malgré le fait que je suis né à Lajedo, j'ai perdu mon amour pour Lajedo, parce que là-bas je n'avais rien et aujourd'hui, en regardant autour de moi, je vois que mes enfants ont où travailler et survivre. (entretien de M. J. *assentamento* Ramada da Quixabeira, Iguaraci).

Nous avons vu que selon Moles, l'identité d'un lieu correspond précisément à «*l'émergence dans la conscience d'un Ici qui est différent d'un Ailleurs*» conscience qui est très présente dans ces mots et qui transforme la terre natale en terre étrangère faisant de l'*assentamento* où l'on s'est installé un «*lieu*» qui compte. Celui où l'on prend racine.

Cette identité, obéit selon Moles à six lois psychologiques. Nous nous référerons ici aux principales d'entre elles, elles permettent une approche systématique de l'apparition des *assentamentos*, tout particulièrement au travers du processus d'occupation qui se présente comme une forme de revendication. Il peut exister une première identification du lieu:

Le lieu possède d'autant plus d'identité qu'il est plus clos pour le regard, c'est à dire qu'il présente une frontière visuelle circulaire couverte/matérialisée par une paroi. On peut trouver souvent des plaques avec le nom de l'*assentamento*, indiquant l'entrée et aussi parfois, une sorte de portail en bois, parfois c'est une route ou un fleuve qui marque la limite.

Le lieu a d'autant plus d'identité que les actes que le sujet y fait sont plus denses dans le temps et plus nombreux en valeur absolue. On pourra lier cela à la volonté toujours développée d'obtenir le plus de services possibles au sein même de l'*assentamento*: depuis le centre de santé, jusqu'au terrain de sport en passant par les cabines téléphoniques.

Le point 'Ici' a d'autant plus de prégnance perceptible qu'un plus grand nombre d'objets se trouvent accumulés à l'intérieur de celui-ci. Cette dernière loi est liée à la précédente, plus il y a d'objets présents sur le lieu et plus il y aura d'occasion d'agir: des maisons, des bancs, des arbres plantés pour avoir de l'ombre...

Le point 'Ici' a d'autant plus d'identité qu'il possède une dénomination plus claire et que celle-ci est plus utilisée dans le flux de discours de Moi et des Autres.

Baptiser le lieu

Le nom donné à l'occupation, puis à l'*assentamento*, semble faire l'objet d'une attention particulière de la part de certains acteurs. Pour parler de ces lieux, il n'y a pas d'autre moyen que de les baptiser. Claval le souligne dans sa Géographie Culturelle (1997):

Il arrive que les noms changent brutalement dans tout un espace à la suite de l'instauration d'un nouveau pouvoir, d'une invasion [...] Nommer les lieux, c'est les imprégner de culture et de pouvoir.

Les noms des *assentamentos* Nova Sarandi ou Nova Ronda Alta (RS) signifient bien que les habitants ont cherché à mettre sur pied quelque chose qui se distingue des centres des *municípios* de Sarandi, ou de Ronda Alta tout en y faisant référence. Notons ici que le découpage politique de base brésilien est celui du *município*.

Les noms reprenant une date comme Primeiro de Março (PA) soulignent bien l'importance des acteurs dans l'installation puisque c'est la date de leur entrée sur la terre choisie. D'autres sont des noms symboliques de la lutte menée comme Antonio Conselheiro ou Chico Mendes (SP): l'un fut le célèbre «dirigeant» de Canudos et l'autre un syndicaliste, assassiné par des *fazendeiros* en Amazonie. D'autres encore des noms religieux: Nossa Senhora Aparecida (PE), Nossa Senhora de Fatima (RS) à travers lesquels on comprend que les prières faites pendant le campement «ont été exaucées». Cependant, dans le cas de Ramada da Quixabeira, les habitants ont repris le nom existant, peut-être parce qu'après avoir été dans d'autres régions du Pernambouc, c'est sur ce lieu précisément qu'ils ont pu s'installer, de plus l'*assentamento* voisin porte lui aussi un nom ancien: Caldeirões. Y a-t-il une particularité des mouvements sociaux comme le MST à vouloir rebaptiser certains lieux plus que d'autres? Doit-on voir un désir d'intégration particulier dans le maintien des anciens noms? On peut penser que l'invention de nouveaux noms est nécessaire quand une grande propriété est divisée en plusieurs *assentamentos*.

Un lieu en cours d'appropriation

Toujours d'après Moles, l'appropriation d'un lieu correspond encore à d'autres lois. Selon lui, tout d'abord, *un lieu doit posséder une identité*. Par identité du lieu on entend tout ce qui permet de l'identifier vis à vis de l'extérieur et de l'intérieur de l'*assentamento* et tout ce qui fait sa particularité. Nous avons vu que les *assentamentos* se trouvent dans un processus de construction de cette identité, celle-ci étant parfois liée au passé du lieu. Moles affirme ainsi que l'appropriation du lieu sera facilitée par un certain nombre de points tels que:

«une forte identité du lieu». Ainsi l'histoire vécue depuis le début de l'occupation, les expulsions, tout cela raconté par les habitants aux étrangers de passage ou mis par écrit par les enseignants ou les plus lettrés, de même que, les marques laissées par des destructions de baraques ou des restes de drapeaux utilisés à l'occasion de l'occupation, les photos, articles de journaux... toute une mémoire est conservée. L'identité du lieu passe aussi par ce qu'expriment et ce que font les habitants: mode d'organisation en coopérative, en groupe ou en individuel, participation aux fêtes religieuses, aux loisirs du dimanche.

«*la reconnaissance par l'extérieur*». Cette reconnaissance donne un statut particulier et permet une intégration des individus et du groupe dans la société. Ainsi à la lecture du plan de développement de l'*assentamento* Ramada da Quixabera du Sertão (PE), on apprend dans le passage écrit par les *assentados* sur l'histoire du lieu que «*Le docteur Pedro Alves, maire d'Iguaraci, donna sa déposition d'appui pour installer les familles en tant que Citoyennes d'Iguaraci.*» Le statut de ces personnes devenait donc clair vis à vis du reste de la population. Ceci est d'autant plus significatif qu'elles venaient toutes d'une autre région (Agreste). La reconnaissance de la part du maire participe dans ce cas à l'appropriation des lieux par les nouveaux habitants, leur permettant ainsi de se situer vis à vis du reste des habitants.

«*la légalisation de l'état de ce lieu*». L'obtention des titres est importante, nous avons eu l'occasion de nous en rendre compte dans les occupations visitées. Les occupations se faisant d'ailleurs de plus en plus rares étant données les lois mises en place sous le gouvernement FH Cardoso qui excluent de la réforme agraire toute personne participant à une occupation et toute terre occupée (Mesure Provisoire – 2001). Par ailleurs, le problème des *posseiros*, c'est à dire de petits agriculteurs occupant parfois depuis plusieurs générations une terre sans avoir de titre, a souvent été la source de conflits de terre et a parfois donné naissance à un *assentamento*, l'Etat reconnaissant alors que les terres appartenaient à ceux qui les avaient défrichées et cultivées.

«*la présence durable des personnes (l'absence créant lentement une perte d'appropriation)*». Cet élément est très important pendant la période de l'occupation où l'enjeu est justement d'être sur le terrain durablement au point de s'y installer. La persistance de cette présence joue à deux échelles au moins. La première est celle du groupe face à l'extérieur: propriétaire, police, Incra... La seconde est au sein même du groupe où les familles affirment ainsi leur droit à un bout de la terre revendiquée en étant présentes ou en se faisant représenter dans le campement par un des leurs. Cette présence est aussi très perceptible dans les récits des habitants qui déclarent vivre et travailler les lieux depuis 10 ans, 15 ans, le cas des *moradores* ou des *posseiros*. Pourtant certains *assentados* ne peuvent assurer cette présence durable et préfèrent vendre leur terre (MDA/INCRA, 2001).

Moles poursuit son raisonnement en affirmant que «*l'appropriation est plus forte pour ceux qui modifient le lieu dans sa structure, ses contours, ses contenus*» c'est le cas de l'organisation de la production en coopérative, de la division en parcelles, de la construction des maisons, mais aussi des actions de déboisement (dans le Sertão) ou de reboisement (dans le Pontal du Paranapanema – SP), la construction de petits barrages, de routes, le creusement de puits...

Les habitants des *assentamentos* travaillent sur la relation à l'extérieur
«*Un lieu est d'autant plus approprié que le nom qu'il porte est mieux connu de tous*». L'ancienne fazenda Anoni, garde pour beaucoup de personnes de l'extérieur ce nom par ce qu'il a été le symbole de la lutte du tout jeune mouvement des sans terre. Pour être connu le nom de lieu peut-être diffusé par des *media* tels que les recherches universitaires, les documentaires ; il peut-être visité, il peut aussi être représenté par des personnalités reconnues.

Ce processus de création et d'appropriation du lieu de l'*assentamento* est aussi un processus d'intégration dans la société. «*On a commencé à devenir des personnes, à être respectés. [...] Je crois que pour nous ça a été bien mieux, on est devenu beaucoup plus libres*» (DE L'ETOILE, 2002).

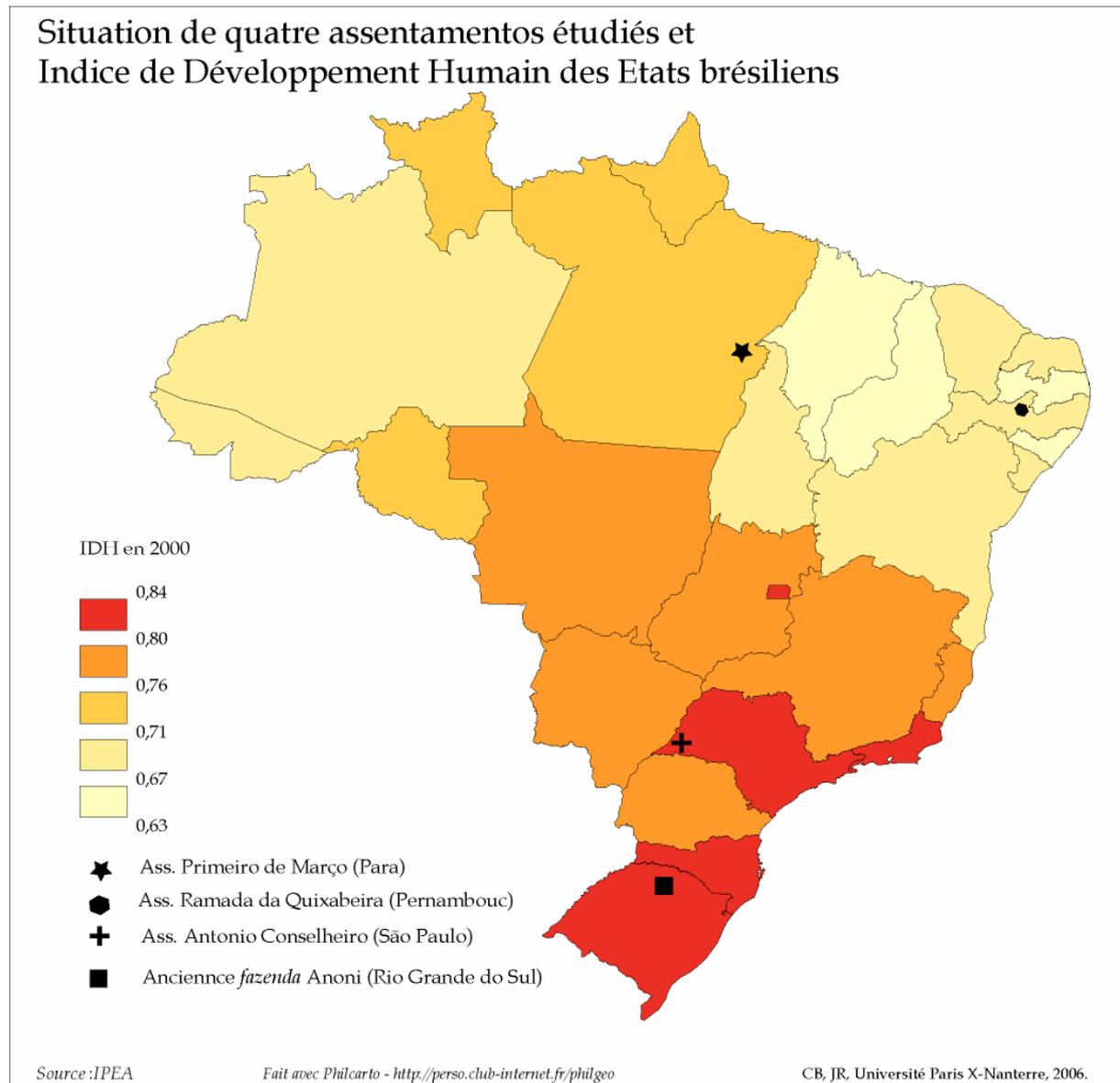
«*Est-ce qu'il y a beaucoup de gens de dehors qui viennent dans l'assentamento? Oui, mais il n'y a pas de différences assentados, non-assentados, tout le monde vit ensemble.*» J. A., Communauté Nossa Senhora de Fatima, (ancienne fazenda Anoni, RS). Cette intégration peut paraître «paradoxe» puisque l'espace de l'*assentamento* se veut pour certains un lieu alternatif de ce qui se fait ailleurs. João Pedro Stedile (Stedile et Fernandes, 2001), leader du MST déclare

nous voulons que l'*assentamento* soit une carte de visite pour la société.
Nous voulons que dans ces aires, les personnes qui vivent là comme ceux

qui les visitent se sentent bien, heureuses, fières du résultat de la lutte pour la terre.

Le rapport à la société passe par les relations à tout ce qui entoure l'*assentamento*. Partant du principe que l'*assentamento* est un lieu en soi, nous l'avons distingué du reste de la campagne et de la ville. Ainsi, notre recherche s'est faite à partir de la position que peut posséder ou acquérir l'*assentamento* dans cet ensemble.

Figure n°. 1



Quatre cas de créations d'assentamentos

Comme on peut le voir sur la carte, les quatre *assentamentos* étudiés se trouvent dans des Régions et des États très inégaux dans leur développement humain. Le Sud et le Sudeste obtenant des résultats meilleurs que le Nord et bien meilleurs que le Nordeste. Ces *assentamentos* sont autant d'occasions de percevoir les proximités et les différences entre

ces régions et les manières dont se déroule la réforme agraire. Nous tenterons donc d'utiliser la méthode comparative à partir des indicateurs disponibles pour chacun d'eux.

Nous avons étudié quatre cas significatifs des territoires où ils sont installés: le Nord de l'Etat du Rio Grande do Sul est une des zones les plus pauvres de ce riche Etat brésilien ; le Pontal du Paranapanema, connu pour l'importance de l'accaparement par certaines élites de nombreuses terres publiques (ce que l'on a appelé le *grilagem*) et connu aussi pour les conflits agraires qui en découlent aujourd'hui ; le Sertão (du Pajeu) se trouve au cœur de la zone semi-aride qui rencontre des problèmes d'utilisation et de répartition des ressources en eau et enfin la région située aux alentours de Maraba, tristement célèbre à cause de ce qui a été appelé «le massacre d'Eldorado do Carajas» où de nombreux membres (au moins 19) du MST ont été tués par la police militaire alors qu'ils venaient de terminer une manifestation (avril, 1997).

Les histoires des *assentamentos* étudiés font état d'un même processus de recherche et d'obtention de terres par les travailleurs ruraux. Mais en nous intéressant plus avant à ces récits, nous pouvons voir les particularités de chacun, marquées par des environnements régionaux très différents. L'histoire de l'ancienne fazenda Anoni est celle de descendants de colons italiens et allemands du Rio Grande do Sul qui ont trouvé, dans leur occupation de terre, la seule solution à leurs recherches pour s'établir comme petits producteurs ruraux. A Ramada da Quixabeira les *assentados* ont du faire l'expérience de ce qu'ils appellent un exode (en référence à l'exode biblique) depuis leur terre natale vers la terre du semi-aride pernamboucain, qu'ils nomment «Terre Promise». Quant aux habitants de l'*assentamento* Primeiro de Março, ils avaient eu auparavant une pratique de la ville. Petits travailleurs ruraux, ils ont tenté leur chance en participant d'abord à un acte politique: l'occupation de l'INCRA de Maraba. Enfin l'*assentamento* Antonio Conselheiro est au cœur d'une région où se sont multipliés les *assentamentos*, d'abord liés au déplacement des riverains des barrages, puis à la réforme agraire. Certains journaux ont qualifié ce Pontal de «République des sans-terre» pour le nombre important d'*assentamentos*.

La lutte du MST dans le Rio Grande do Sul, de colonos à *assentados*: l'ancienne *fazenda* Anoni

Ils avaient déjà exproprié en 64 pour construire la centrale hydroélectrique Passo Real, les propriétaires avaient réussi à stopper le processus. Il y avait une contradiction à propos de cette terre. En 1984, c'est la création officielle du MST. On a occupé en 1985 et en 1987 il y a eu libération de l'aire avec un *assentamento* provisoire et en 1992, régularisation: 265 familles ont été installées ici en plus, 30 familles peões et 57 de «remanescentes» de Passo Real. I. M. et M. L. Area 1/ 16 de Março. (entretien, janvier, 2003)

Le 29 octobre 1985, 1 500 familles venues de 33 *municípios* de la région du Haut Uruguay, dans le Nord de l'Etat du Rio Grande do Sul, occupèrent la *fazenda* qui à l'époque appartenait au *município* de Sarandi. Elle était de 9 500 hectares et déjà expropriée depuis 1971 pour y loger les agriculteurs chassés par un barrage voisin à Passo Real. L'affaire, pourtant en justice, ne permettait pas aux agriculteurs en question de cultiver quoique ce soit: «*la Fazenda Anoni fut un des latifundios les plus honteux de l'Etat où fut démontrée historiquement la fragilité du pouvoir judiciaire devant la pression du latifundio et la fragilité de l'Etat en relation avec la force des latifundiarios*». Darci Maschio (Schwaab 2001) Cette occupation eut un rôle beaucoup plus large que la seule installation des familles sur cette terre. Elle a représenté un point de départ pour de nombreuses familles qui ont ensuite été installées dans d'autres régions du Rio Grande do Sul. Elle a été une sorte de creuset pour le MST dans cet Etat. Si nous remontons un peu plus avant dans le temps, nous voyons qu'en mai 1978, les indiens Kaingang de la Réserve Indigène de Nonoai (toute proche aussi), qui luttèrent depuis 1974 avec l'appui du Conseil Indigéniste Missionnaire (CIMI), avaient commencé des actions pour expulser les 1800 familles de colons-fermiers qui vivaient sur leur territoire. La réserve avait été créée plus d'un siècle auparavant en 1847 et l'entrée des premières familles de colons-fermiers qui étaient sans terre, se fit en 1940. En 1963, environ

5000 familles du MASTER, furent chassées d'une ferme (*fazenda* Sarandi). Le gouvernement de l'Etat proposa à ceux qui résistèrent de louer des terres au Service de Protection de l'Indien (SPI), en occupant les terres de l'aire indigène. Quinze ans après, les indiens Kaingang, cessèrent de percevoir le loyer. Mais en mai 1978, en moins d'un mois, ils expulsèrent les colons de leur terre. Pour ces travailleurs, il existait peu d'alternatives: migrer vers les projets de colonisation de l'Amazonie, devenir employés d'une entreprise agricole ou d'une industrie en migrant vers la ville, ou lutter pour avoir une terre dans le Rio Grande do Sul lui-même. En juin 1978, une trentaine de familles entrèrent dans les «Glebas Macali Brillante» à Ronda Alta et dans la Réserve Forestière de la Ferme Sarandi à Rondinha, elles furent rejointes plus tard par d'autres. Ces «glebas» étaient des terres publiques allouées à des entreprises. Les 300 familles qui occupaient ces terres furent listées par le secrétariat d'Etat du Rio Grande do Sul qui promit de les installer dès que la Réforme Agraire serait faite dans le pays. Ainsi, de nombreuses autres familles cherchèrent à être aussi sur la liste. Une partie d'entre elles fut dirigée vers un parc d'exposition proche de Porto Alegre (capitale du Rio Grande do Sul) puis vers d'autres lieux: Bagé, le Mato Grosso. Quelques-uns trouvèrent «refuge» à Ronda Alta, au sein de la paroisse d'un prêtre de la Commission Pastorale de la Terre: le père Arnildo. Ainsi, avec l'aide de ce prêtre, ces familles commencèrent à organiser les sans-terre alentours. Ce fut le début du MST dans cette région (VIEIRA MEDEIROS, 1998).

Le campement de la *fazenda* Anoni, fut l'un des plus grands de l'époque, certains l'ont surnommé: «ville de toile». Les occupants, descendants de colons italiens ou allemands étaient en grande partie originaires de la région même. Ils venaient de différents *municípios* proches. Un certain nombre d'entre eux ont constaté que la terre familiale où ils travaillaient était trop petite et que les conquêtes de terre, comme à l'époque de leurs parents et grands parents, petits agriculteurs dans les colonies, étaient devenues impossibles. Au sein du campement il leur a fallu s'organiser et le travail en équipe leur a semblé le plus adéquat. Tout un récit a été établi par les habitants des *assentamentos* issus de cette occupation, certains même, par le biais de travaux universitaires (SCHWAAB, 2001) mais aussi par le biais de films documentaires comme "Une terre pour Rose" et " Le rêve de Rose" (MORAES, 1987, 2000). Dans le récit de leur installation, plusieurs étapes sont à mettre en relief: 1) le travail de la terre de la *fazenda* Anoni. 2) le travail de pression sur les organes publics comme l'INCRA, par le biais d'occupation, de marches, les difficultés à circuler, à sortir du campement entouré d'une barrière de policiers (200) présents sur place pendant plusieurs mois, les ont conduit à mener des actions internes pour renforcer le groupe. Ainsi ce que le MST appelle la *Mística* a été développée à cette époque: valorisation de symboles, saynètes, chants... pour mettre en valeur les actions. 3) les réflexions menées dans le campement. 4) les *caminhadas*, à partir du campement furent nombreuses. Celle qui conduisit 250 familles jusqu'à Porto Alegre en 1985 fut particulièrement marquante pour les habitants. 5) la mise en place de l'Ecole.

Le nombre de familles ainsi que le nombre d'hectares ont encouragé les futurs *assentados* à créer plusieurs *assentamentos*: 16 de Março (avec 82 familles du MST), Nossa Senhora de Fatima, Santa Barbara, Nossa Senhora Aparecida et São Miguel. Tous se trouvent dans le *município* de Pontão qui s'est émancipé de Sarandi grâce à cette population nouvelle. Les *assentamentos* se situent dans une région vallonnée, qui jusqu'au début du vingtième siècle comportait une grande part de forêt. Le climat de cette région est subtropical. Aujourd'hui, la culture principale étant le soja, le paysage est constitué en début d'année d'un relief vallonné vert. On l'appelle parfois le «monde vert» tant est omniprésente la culture du soja.

Les *assentamentos* sont organisés de différentes manières. Nous nous sommes rendus dans quatre d'entre eux: deux se présentent sous forme de *vilas* et deux ont des maisons éloignées les unes des autres et situées à proximité des terres, individuellement exploitées. Dans l'*assentamento* 16 de Março, on trouve une très grande salle des fêtes, avec un espace pour jouer à la «*bocha*» et à la «*bola*». Cet *assentamento* comporte aussi une école, un centre de santé, un lieu de culte (utilisé par les protestants luthériens et par les catholiques). Les maisons y sont le plus souvent grandes, confortables elles possèdent l'eau

courante et l'électricité. En partie en bois, leur construction suit la tradition *gaucha*. Elles sont organisées à proximité des principaux services cités plus haut, dans une sorte de village. Cependant, un groupe de familles s'est installé à distance du reste de l'*assentamento*. Les maisons de ce sous groupe sont elles aussi proches les unes des autres et forment un rectangle au centre duquel se trouve un espace couvert d'arbres fruitiers appartenant à la communauté. Il est à remarquer que la plupart des membres de ce groupe ont participé ou participent à une coopérative de travail. Se trouvent ici plusieurs leaders régionaux du MST. On voit ici combien la mobilisation des familles a été essentielle pour l'obtention de la terre. Les débuts du MST dans l'Etat s'accompagnent donc clairement de la revendication plus large de la Réforme Agraire dans le pays. Nous reviendrons sur l'émancipation du *município* de Pontão qui est aussi très significatif si l'on considère les lois énoncées par Moles puisqu'il est question ici de la création d'un nouveau territoire officiel qui prend sa place sur les cartes, qui est reconnu des pouvoirs publiques et où plus tard un *assentado* est devenu le maire .

La vie «avec le semi-aride» et la foi: Ramada da Quixabeira (PE)

Nous sommes arrivés ici à travers un long temps d'acampamento. Nous étions déjà passés par d'autres aires. Nous marchions en quête d'une terre pour travailler, [une terre] d'où nous pourrions tirer notre survie. Donc, après avoir beaucoup souffert, étant obligés de passer d'un acampamento à un autre, l'INCRA nous a indiqué cette aire ici, qui était expropriée depuis déjà 5 ans sans que personne n'y habite. (Entretien avec F. A., Assentamento Ramada da Quixabeira (Iguaraci), le 12 juillet 2001)

L'histoire de cet *assentamento* est aussi très particulière. En plus du témoignage des habitants, nous nous basons également, sur le récit rédigé par eux et figurant dans le plan de développement durable de l'*assentamento*. Leur histoire, ils la comparent à la quête de Moïse et de son peuple vers une terre promise où ils ont fini par arriver après de nombreux détours et difficultés. Les habitants de ce lieu ont la particularité d'être pratiquement tous en famille, ce qui fait dire à la professeur de l'école où vont les enfants, qu'ils constituent une sorte de «tribu indienne». Le récit de leur arrivée jusque dans ce Sertão do PajeuPajeú est celui de leurs pérégrinations dans le Pernambouc pendant trois ans. Le point de départ de leur quête de terre se trouve dans la prise de conscience grâce aux Communautés Ecclésiales de Base (CEBs) de l'injustice dans laquelle ils vivaient. Avant de décider d'occuper une terre, ils ont pratiqué le système de solidarité traditionnel, le *mutirão*. Cette histoire est d'autant plus originale que dans l'*assentamento* voisin, le récit de l'arrivée sur les terres est bien moins long et n'a pas revêtu le même sens. Voici en résumé les principales étapes de cette histoire de Ramada da Quixabeira:

Janvier 1992: occupation de la fazenda Riachão de Serra Verde à São Bento do Una. (Agreste).

Février 1992 *despejo*, installation d'un campement sur une terre voisine.

Mars 1992 mort d'un enfant, visite d'un candidat à la mairie qui fait des promesses électorales.

Août 1992 entrée sur les terres en négociation pour eux.

Février 1993, le propriétaire annonce que la terre va être vendue à l'INCRA, mais rien ne se fait.

Juillet 1993, le Fonds des Terres de l'Etat du Pernambouc (FUNTEPE) les envoie à Gravata à environ 115 km plus à l'Est/est, mais l'endroit ne leur plaît pas et d'après eux, la terre est de mauvaise qualité.

Février 1994, contacts avec le syndicat rural et l'INCRA pour changer de lieu, discussion pour aller à Igarassu (zone de la Mata). Apparition de la proposition de Iguaraci dans le Sertão.

31 décembre 1994, transfert pour le Sertão do PajeuPajeú, arrivée dans l'*assentamento* Caldeirões voisin de l'aire qu'ils allaient occuper et qui les accueille temporairement.

4 Août 1995, libération de l'aire de Ramada da Quixabeira.

11 janvier 1996, crédit pour l'alimentation et crédit pour les outils agricoles

Comme on le voit dans leur récit, les habitants sont originaires de l'Agreste pernamboucain, plus précisément des *municípios* de Lajedo et São Bento do Una. Ils vivaient là dans une communauté rurale. Et c'est en tant que parcours collectif que leur expérience prend un sens particulier. Le fait que leur relecture des événements les conduisent à se voir comme en quête d'une terre promise est très significatif. Cependant, les difficultés rencontrées et les obligations de travail nécessitées par cette terre, ont fait sortir certaines familles de l'organisation collective. Un couple se sentait trop vieux et malade pour assumer les tâches qui lui étaient attribuées, une professeur de l'école ne pouvait plus assurer le travail de la terre et celui de l'école. Il est indéniable que malgré les difficultés, la grande capacité d'innovation et de revendication des habitants de cet *assentamento* leur apporte reconnaissance et respect dans la région.

Au delà des ballottements dont elles ont fait l'objet, on notera ici la volonté dont ont fait preuve ces familles pour obtenir une terre qui corresponde à leurs besoins. Celle qu'elles voulaient n'a pas pu être expropriée, alors le FUNTEPE les a envoyées dans un autre *município* plus à l'Est l'est qui ne leur a pas paru adéquat. Ces familles ont senti qu'elles ne s'intégreraient pas à la société avec laquelle elles ont été en contact. Plus tard, elles ont trouvé un milieu plus propice avec la région du Sertão. Les étapes relevées ici montrent que si elles avaient accepté la terre qu'on leur proposait, elles auraient "gagné" trois ans, mais auraient sans doute perdu beaucoup plus en terme d'intégration et d'autonomie.

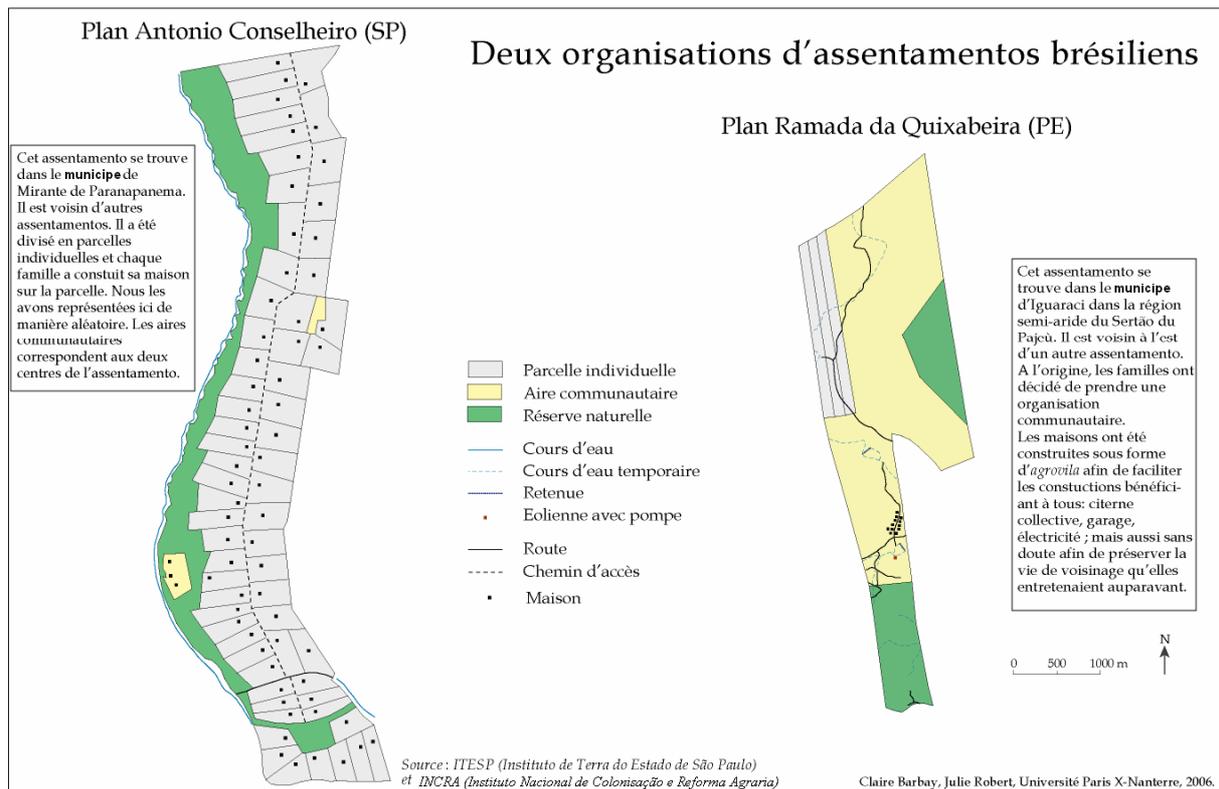
Le Sertão est une des trois grandes régions que l'on distingue dans le Pernambouc comme dans tout le Nordeste: Mata (zone littorale), Agreste (zone intermédiaire) et Sertão (zone semi-aride à l'ouest). Dans le Sertão domine un climat semi-aride, puisque les chutes de pluie annuelles sont en général inférieures à 600 mm. Elles se répartissent au «printemps et en été», saisons pendant lesquelles le taux d'évaporation est très grand. L'inclinaison de la région vers la vallée du São Francisco et l'imperméabilité du sol, provoquent le rapide dessèchement des eaux fluviales, et contribuent à accentuer la semi-aridité du climat. Cette région est régulièrement victime de la sécheresse la «seca», ce qui provoque une désorganisation de la production et a produit par le passé des épisodes de famine (BRUNEL, 1986). L'*assentamento* se trouve dans une vallée au cœur de reliefs relativement élevés.

En ce qui concerne l'*assentamento* lui-même, d'après les descriptions des habitants, l'espace qu'il occupe aujourd'hui était boisé. Pour construire leurs maisons et avoir des terres à cultiver et des pâturages, ils ont du déboiser. Ils profitent du défrichement pour produire du charbon de bois qu'ils peuvent vendre ensuite.

L'accès à l'*assentamento* est difficile, pour y parvenir, il faut sortir de la route goudronnée, emprunter un chemin poussiéreux ou boueux (en fonction de l'époque) que l'on met au moins une demi-heure à franchir en voiture ou en moto. Comme on peut le voir sur le plan, l'*assentamento* est organisé le long d'un axe central, avec les maisons de part et d'autres. Les maisons sont toutes construites sur le même plan, des lits ont été faits avec du ciment dans les pièces destinées à être des chambres à coucher. L'électricité est arrivée en 2000. Le principal problème de la maison est son approvisionnement en eau: une citerne a été construite pour chacune d'entre elles, cependant pour avoir de l'eau au robinet, il faut remplir à la force des bras la réserve placée en hauteur. Les bâtiments communs sont un garage qui sert de salle de réunion, un dépôt pour les machines et pour les semences, une grande citerne, une étable. En commun aussi les terres cultivées. Les habitants attendent un poste de téléphone... Une association regroupe la plupart d'entre eux. Ainsi, sur les 720 hectares, seules quelques familles possèdent une parcelle, les autres travaillent ensemble sous forme communautaire avec la participation de chacun. Ce type d'organisation qui porte le nom de *mutirão* était déjà en place quand ils travaillaient sur les terres des autres dans l'Agreste. Arrivés fin 1994 ils ont été accueillis par Caldeirão (l'*assentamento* voisin) et se sont installés sur la terre le 7 août 1995. Il y avait au départ 9 familles dans l'*assentamento*, tandis qu'aujourd'hui il y en a 13.

Les habitants de Ramada da Quixabeira, même s'ils ne sont pas originaires de la région, apprennent tous les jours à vivre dans le Sertão. L'appartenance collective des terres leur permet de concentrer leurs efforts sur certaines parties et de laisser paître les bêtes sur d'autres.

Figure n°. 2



Echecs et espoirs de la réforme agraire: l'assentamento Primeiro de Março (PA)

L'histoire de cet *assentamento* du Nord du Brésil, commence comme celle de beaucoup d'autres par une occupation, mais contrairement à beaucoup d'autres, c'est une occupation du siège d'une institution publique en ville qui constitua l'élément déclencheur. Cela est sans doute significatif de l'origine même des *assentados* d'aujourd'hui: la ville.

Le 17 décembre 1996 l'INCRA de Marabá dans l'Etat du Pará est occupé, il semble que dès le 24 décembre ait eu lieu l'installation sur un *assentamento* proche de la terre revendiquée: Arare, où les paysans sans terre sont restés trois mois, jusqu'à leur entrée sur les terres mêmes de la Fazenda Pastoriza: le premier mars 1997. Mais toujours pour une occupation d'un peu plus d'un an, jusqu'à l'acquisition de la terre par l'INCRA en 1998. Ainsi dès 1998, ils sont installés, mais ils se sont déplacés du bord du fleuve, vers le de route, en 1999 pour bâtir *agrovila*. C'est à dire un groupement de maison, qui se rapproche d'un village, mais qui ne possède aucun pouvoir décisionnel officiel. L'INCRA avait fixé les limites de leur emplacement actuel. Et fin décembre 1999, ils ont obtenu le «crédit» habitation grâce auquel ils ont pu commencer la construction des maisons.

Un *assentado*, (A. S.) affirme: «pour arriver jusqu'à cette terre de Pastoriza, ça a été facile, mais pour y résister, ça a été beaucoup plus difficile» (décembre, 2002). On retrouve ici deux des trois étapes qui ont longtemps constitué le mot d'ordre du MST: "occuper, résister et produire". Les personnes qui ont occupé l'INCRA semblent avoir été contactées dans leur quartier par le MST qui a réalisé tout un travail en ville pour faire connaître la possibilité d'avoir une terre. Parmi ceux qui ont commencé l'occupation, seule une petite partie est restée jusqu'au bout. D'après les habitants, le propriétaire de la terre avait des dettes auprès de l'Etat, et cette terre avait du accueillir à une époque, un cheptel de bovins. Elle a sans doute suivi l'évolution de nombreuses terres de la région: châtaigneraie, extraction de bois, pâturage: mais alors que celle-ci est devenue *assentamento*, d'autres terres de la région deviennent des champs de soja.

A partir des entretiens réalisés, dans cet *assentamento*, nous constatons que les personnes sont principalement originaires du Maranhão et du Tocantins, deux Etats voisins. Nous pouvons re-situer leurs migrations dans un contexte général «d'avancée vers l'ouest», vers des zones en défrichement, un mouvement qui a fait se concentrer la population aux abords de la ville de Marabá. Une majorité d'habitants ont comme dernier lieu de vie, la ville de Marabá. Le Maranhão, bien qu'étant un état de la région du Nordeste a des caractéristiques très proches de l'Amazonie et ainsi, ses habitants ne sont pas dépaysés en venant dans cette région du Para. Il semble que les *assentados* n'aient pas connu beaucoup de lieux différents avant d'arriver à Marabá, et que ce soit le chômage en ville qui les ait conduit à chercher une terre. Une partie seulement a participé au campement et l'autre a rejoint l'*assentamento* plus tard. Il semble qu'il y ait 338 lots ruraux, dont environ 90 auraient été revendus à d'autres: au sein de l'*assentamento* ou en dehors. Il y a ainsi dans la *vila*, des personnes qui n'y ont que leur maison et qui travaillent à autre chose dans l'*assentamento* ou en ville, puisque celle-ci est très proche.

Cet *assentamento* est proche de Marabá, dans une zone qui était autrefois utilisée comme châtaigneraie. Nous sommes à proximité du fleuve Araguaina qui rejoint le Tocantins en amont de Marabá. Le climat de la région de Marabá est de type tropical humide avec une saison des pluies et une saison sèche bien marquées. La qualité des sols est très variable: schistes, sableux, granits, «*terra roxa*», quartz, hydromorphe. Les caractéristiques physiques de cette région ont fourni à plusieurs générations matière à exploitation: châtaignes du Para, minerais, caoutchouc.

L'*assentamento* est facilement accessible par une route goudronnée depuis peu et qui va à Marabá; d'un côté, on trouve la *vila* et de l'autre les lots ruraux dans ce qu'ils appellent «l'aire rurale». La *vila* rurale est organisée en plus de 35 «quartiers», qui seraient plutôt des pâtés de 10 maisons. L'*assentamento* est voisin d'autres *assentamentos*. Il se trouve très près (2) des villes de Marabá, de São Domingo, même s'il dépend du *município* de São João. En face de la *vila*, de l'autre côté de la route, se trouve une zone commune de forêt, où les gens peuvent venir prendre du bois.

L'*assentamento* possède deux écoles en bois; ce qui à première vue témoigne d'une certaine richesse mais est en fait le fruit d'un conflit, puisque l'école la plus ancienne est celle du MST et la seconde celle du *município*: on retrouve ici avec l'école, un sujet d'opposition traditionnelle entre le MST et les institutions locales. Mais avec la nouvelle école (en construction), les deux écoles devraient être réunies. Près du chantier, une fontaine où les femmes viennent laver le linge (on y voit de grandes bassines remplies de linge), les enfants viennent y jouer. L'existence d'un terrain de foot, d'un club, de bars, d'un lieu de restauration, d'une boulangerie, d'une boucherie, de même que des revendeurs de produits «*avon*» (parfums) prouvent un certain dynamisme du lieu. Y demeurent aussi un charpentier, un coiffeur en plus des commerçants ambulants venant des villes voisines. De nombreuses cabines téléphoniques marquent les intersections des «rues», cependant, très peu fonctionnent réellement. On compte cinq Eglises: Catholique, Evangéliste (quadrangulaire), Adventiste et deux de l'Assemblée de Dieu. Elles ont chacune un lieu de culte différent au sein même de l'*assentamento*. D'après les habitants il n'y a pas de conflits de religions dans l'*assentamento*.

D'une manière générale, les maisons ne sont pas terminées: les murs de briques avec du ciment sont apparents. Certains ont fait des maisons en bois, d'après une habitante, c'est par ce qu'ils ont dépensé leur argent à autre chose. Certains dans la *vila* ont entouré leur lot d'une palissade en bois pour éviter que les animaux ne sortent et aussi pour avoir un peu de tranquillité.

Cet *assentamento* est constitué d'un véritable quartier rural tel que l'entend l'INCRA, il apparaît comme un espace divisé: les différentes écoles, les différents lieux de cultes. Les espaces pour se rencontrer sont différenciés. La vente des parcelles, des soupçons de détournement d'argent, des difficultés à réaliser les projets prévus font partie des échecs de la réforme agraire. Cependant, la capacité à créer une nouvelle association, l'organisation de l'*assentamento*, l'installation de nouvelles personnes qui n'y achètent qu'une maison montrent que le lieu est dynamique. Là où il n'y avait rien en 1997, il y a aujourd'hui tout un quartier, avec des commerces, des lieux publics et une production agricole.

Antônio Conselheiro, un *assentamento* composite, à l'image de l'Etat où il se trouve São Paulo

L'histoire de l'*assentamento* Antonio Conselheiro a commencé avant sa mise en place officielle par l'INCRA en 2000. Une partie importante des 57 familles qui ont obtenu une terre ici, ont participé à un campement organisé par le MST. D'après les récits des acteurs eux-mêmes, le campement a commencé en 1996. Comme souvent dans ce cas, les participants pensaient rester là peu de temps: «*les gens disaient qu'il y en aurait pour quatre mois et finalement ce furent trois à quatre ans de campement*» (M. R., entretien novembre, 2002). Les personnes présentes dans le campement sont passées par des étapes très différentes:

Il y a eu une époque où il n'y avait presque plus personne, ceux du MST nous ont dit que l'on pouvait aller chercher du travail, alors mon père a acheté une maison à [la ville de]Teodoro Sampaio. Après nous sommes revenus au campement, il y avait des rations de nourriture (cesta) et nous travaillions pour les *assentamentos* alentours, le camion de la Cocamp [la coopérative] venait nous prendre.

Les moyens de subvenir aux besoins du campement n'ont pas été assurés de la même façon au fil des ans. M. R. a du aller vivre un moment en ville alors que dans la famille d'A. S. et d'A. O., tous deux mariés: lui est resté quatre ans à camper sous toile, pendant qu'elle était à la maison, s'occupant avec leurs enfants des travaux des champs. La séparation d'avec la famille au moment du campement est en effet quelque chose de très courant.

Une étape quasi-obligatoire dans les occupations de terre est celle de l'expulsion, *despejo*. Ainsi, J. S. racontait en novembre 2002:

Je vivais à Colorado, des personnes, des sans terre disaient qu'il y avait une terre par ici. Donc, nous avons campé dans la (fazenda) Santa Rita, trois ans, mais ça n'a pas marché. Après nous avons campé au bord du fleuve Paraná mais un jour, l'eau s'est mise à monter et est entrée dans nos baraquements. Ainsi José Rainha a dit que nous devons partir pour aller dans la fazenda Santa Clara, là, il y eut une expulsion très dure qui ne fut pas demandée par le propriétaire, mais par son fils qui avait fait venir la police. Mais le propriétaire est arrivé et a dit que l'expulsion ne venait pas de lui, que lui voulait vendre la terre et que nous pouvions partir plus tard ou aller sur les bords de la route. Finalement il a vendu à l'INCRA.

Entre 1990 et 2000, 336 occupations eurent lieu dans la région. La profusion des *assentamentos* est à mettre en relation avec l'histoire de cette région. Dès la fin du dix-

neuvième siècle des conflits ont existé entre les «*grileiros*» et les «*posseiros*» (FERRARI LEITE, 1998). Les «*grileiros*», sont les grands propriétaires terriens qui s'approprient illégalement des terres publiques. Les «*posseiros*» sont des petits paysans qui travaillent sur des terres dont ils n'ont pas les droits de propriété. Il semble que la région du «Pontal», c'est à dire de la «Pointe», trouve son origine dans une action de «*grilagem*» de plus de 1.100.000 ha qui eut lieu à la fin du XIXème siècle. Cette région est une des plus conflictuelles de l'Etat de São Paulo.

A l'origine du processus actuel, il y eut en novembre 1983, l'occupation par trois cent cinquante familles sans terre des fermes (*fazendas*) Tucano et Rosanela, sur le *município* de Teodoro Sampaio. A cette époque, les sans terre n'avaient l'appui ni d'institutions ni de mouvements, mais seulement de quelques religieux et hommes politiques ; cela ne fut pas suffisant pour les familles qui finirent par être expulsées. Cependant en 1984, le gouverneur de l'Etat fit les premières expropriations et donna une aire de 15 110 hectares, pour l'installation de 460 familles. Le nom de ce premier *assentamento* fut «Gleba XV de Novembro». Ensuite, les différents mouvements de sans terre se sont réunis au sein du MST et c'est dans le cadre de ce mouvement que les autres *assentamentos* ont vu le jour (FERNANDES, 2000). La concentration d'*assentamentos* dans cette région est très élevée. On la doit au caractère public de ces terres qui avaient été accaparées par de grands propriétaires de manière illégale, mais aussi à la multiplication des déplacements forcés de populations riveraines des fleuves, à l'occasion de la construction de barrages, quoique dans ces cas on parle d'un type particulier d'*assentamento* qui n'est pas «de réforme agraire». La population de l'*assentamento* Antonio Conselheiro est d'environ 250 personnes, 65 familles titulaires et non titulaires sont installées sur les lieux. Les origines de ces personnes sont diverses: elles sont originaires de l'Etat de São Paulo lui-même ou du Parana et du Mato Grosso do Sul, voisins du Pontal, ou encore du Minas Gerais (Etat voisin de São Paulo). Cependant une grande partie est originaire du Nordeste. Si toutes sont nées à la campagne, 9 personnes parmi les 13 interrogées déclarent être passées par la ville pour leur logement ou leur travail. Parmi elles, beaucoup ont été *boias frias* (journaliers) c'est à dire qu'elles travaillaient à couper la canne, plutôt donc dans l'espace rural. Certains hommes déclarent avoir exercé le métier de maçon dans des grandes villes comme São Paulo ou Presidente Prudente. A partir des données recueillies par le Laboratoire d'Etudes, de Recherches et de Projets sur la Réforme Agraire (NERA) de l'Université de l'Etat de São Paulo du campus de Presidente Prudente à l'occasion d'une enquête sur les impacts socio-territoriaux dans l'*assentamento* de A. Conselheiro (RIST), nous obtenons pour ceux qui sont allés en ville une moyenne de 14 ans passés en ville, avec un maximum de 26 ans et un minimum de 3 ans.

Encore selon cette enquête, nous voyons voir que 38 % de la population a moins de 19 ans, 38 % aussi a entre 20 et 49 ans et 24% a plus de 50 ans. Les titulaires de la terre sont en majorité des hommes (à 82 %) même si les femmes ont participé à 50% à l'occupation de la terre et qu'elles participent largement aux activités agricoles en plus des tâches domestiques. Le niveau d'alphabétisation est très bas, cependant, la plupart des jeunes entre cinq et dix-huit ans sont scolarisés. Ils représentent une partie importante de la population de l'*assentamento*. Les écoles fréquentées sont principalement celles de deux *assentamentos* voisins: Santa Clara et São Bento. Certains fréquentent aussi un collège agricole. La religion la plus présente dans l'*assentamento* est la religion catholique, mais il existe aussi plusieurs groupes protestants. Une majorité des habitants pensent que la religion a joué un rôle dans leur lutte pour la terre. Les résultats ne détaillent pas le pourquoi, mais on peut supposer qu'elle a encouragé leur organisation grâce par exemple à l'appui de la Commission Pastorale de la Terre (CPT) et au développement d'un esprit de résistance couramment cultivé et appelé «*mística*».

L'*assentamento* est installé sur les terres du *município* de Mirante do Paranapanema, il y a 28 *assentamentos* uniquement dans ce *município*. Cependant, l'*assentamento* se trouve plus près du *município* voisin: Teodoro Sampaio. L'*assentamento* se situe dans une zone proche du fleuve Parana. Par ailleurs, la région est une zone de frontière entre l'Etat de

São Paulo et deux Etats voisins: au sud, le Parana (du nom du fleuve) et à l'ouest le Mato Grosso do Sul.

L'*assentamento* est organisé le long d'un axe, une route en terre sur laquelle passe le car scolaire qui emmène les plus jeunes au groupe scolaire se trouvant dans un *assentamento* voisin (cf. plan). Les premières installations prennent place de l'autre côté de la route qui mène à Teodoro Sampaio. Les infrastructures existantes au sein de l'*assentamento* sont peu nombreuses. Aux deux extrémités de l'*assentamento* se trouvent deux centres différents. Le premier est un lieu de réunion et de fête, avec une salle, un lieu pour griller de la viande (faire du *churasco*) et à proximité un terrain de foot improvisé. Aux abords de cette salle vivent plusieurs familles d'*agregados*. Le second se trouve constitué autour d'un réservoir de lait, mis en place par un des collecteurs, il semble qu'il soit entretenu par des membres d'une association de l'*assentamento* qui habitent à proximité. De part et d'autre de l'*assentamento*, existent d'autres *assentamentos*, l'un porte le nom de Chico Mendes et a aussi été créé en 2000.

Au sein de l'*assentamento*, chaque maison est dans un lot de terre qui varie de 8 à 16 hectares. La piste en terre est très large et elle aboutit d'un côté à une route goudronnée et de l'autre elle continue vers d'autres *assentamentos*. Les maisons sont de grandeurs et de qualités variables, ceux qui avaient un peu d'argent ont réalisé des avancées, des garages. L'électricité est présente dans tout l'*assentamento*, ceux qui ont l'eau courante en dispose parce qu'ils ont une pompe, ce qui n'est pas le cas de beaucoup. Les maisons sont pour certaines bordées de fleurs et tous les terrains sont entourés de barrières.

Nous percevons ainsi la physionomie différente des *assentamentos*. Ces différences proviennent de la diversité des régions brésiliennes du point de vue culturel, climatique... L'approvisionnement en eau s'il est un problème récurrent, se pose avec plus de gravité dans la région du Sertão. La présence de maisons en bois est perçue différemment, alors que dans le Rio Grande do Sul elle est vue comme traditionnelle, près de Marabá, elle est critiquée comme une mauvaise gestion du crédit habitation donné par l'INCRA. Par ailleurs, les lieux de la communauté sont plus ou moins nombreux et d'accès différents: dans l'ancienne fazenda Anoni, leur gestion se veut collective alors que dans l'*assentamento* Primeiro de Março dans le Para, il y a une gestion privée des lieux de rencontre (club, bar). L'existence de deux écoles, trois associations et cinq lieux de culte est aussi significative de la diversification des traditions, des pratiques et des modes de vie au sein d'un même *assentamento*.

L'espace rural brésilien est caractérisé dès le départ par l'injustice, aujourd'hui, la «modernisation conservatrice» n'a pas fait évoluer cet espace dans le sens de plus de justice sociale et économique (BRET, 2000). Au contraire, le système minifundio-latifundio ancien s'est actualisé sans qu'en soit réellement remise en cause la structure. On trouve parmi la population rurale une famille sur quatre dont le chef de famille obtient moins d'un salaire minimum par mois, ce qui révèle une grande pauvreté. Il semble alors logique que la population rurale diminue au profit de celle des villes. Des régions ont perdu au cours des 50 dernières années plus de population que d'autres. Le Nordeste a ainsi peuplé l'ensemble des autres régions. Ces transferts de toute cette population, qui représentent beaucoup de richesses humaines, montrent qu'il existe aussi une inégalité entre les régions brésiliennes. Dans ce contexte, les *assentamentos* apparaissent comme une anomalie, puisque leur raison d'être est la répartition de la terre au bénéfice des travailleurs sans terre ou avec peu de terre. Un processus en contradiction avec la dynamique capitaliste décrite plus haut. La mise en place d'*assentamentos* a ainsi été régulièrement mise en avant pour répondre aux inégalités de la campagne. Elle suit par ailleurs, un processus administratif assez complexe pour qui attend une terre. On voit cependant que si la création des *assentamentos* est effective, elle ne remet que très peu en cause les équilibres régionaux: Le Nord, anciennement lieu de colonisation reste lieu majeur d'*assentamento*, même ces dernières années.

Les quatre exemples d'*assentamentos* étudiés nous ont permis de voir que les différences entre les *assentamentos* prennent des formes variées et tout en reconnaissant à chaque *assentamento* sa spécificité, nous avons pu constater que ces différences sont aussi

le fait de la diversité des cultures, des adaptations aux modes de vie. Nous pouvons souligner enfin que la population bénéficiaire de la Réforme Agraire fait partie de la population la plus défavorisée du Brésil.

Les récits de création d'*assentamentos* passent par des campements, sur les terres revendiquées ou en bordures de celles-ci. Les terres finalement obtenues sont le fruit d'expropriation de propriétaires absents ou d'achats par l'Etat. Trois des quatre *assentamentos* étudiés sont directement liés au MST, deux sont liés au syndicat des travailleurs ruraux et trois sont en lien avec la CPT ou l'ont été. Aucune organisation n'a ainsi l'exclusivité d'une présence dans un *assentamento*.

Nous présentons un récapitulatif des indicateurs dont nous disposons et qui nous ont semblé judicieux par le biais du tableau ci-contre. Tout d'abord, nous avons placé les noms des *assentamentos*, leur situation dans le Brésil et le nombre de famille installée. Ensuite, les informations concernant le processus d'installation des *assentamentos*: année et durée de l'occupation ou du campement, mouvement lié à l'*assentamento*, type d'expulsion, de pression, les solidarités exprimées, mais aussi les origines et la formation socio-politique des familles. Enfin nous reprenons des éléments de la situation actuelle des *assentamentos*, par le biais du type d'organisation des habitations, des changements opérés sur le territoire, par les projets évoqués ou effectifs et par le type de travail mis en place. Les deux *assentamentos* les plus récents sont ceux où l'on a vu le plus de mélanges dans les origines urbaines et rurales des habitants. Ce sont aussi les deux dont la formation socio-politique est liée principalement au MST alors que les deux autres sont plus diversifiés. Pour trois des quatre cas cités, les revendications de terre se sont accompagnées de relations tendues ou même violentes avec la police (souvent police militaire). Les logiques d'appropriation diffèrent aussi en fonction de la relation qui s'était établie avec la terre revendiquée, avec la quête de cette terre. Les changements physiques sur le territoire sont nombreux, des parcelles ont été aménagées, des maisons construites – soit de manière regroupée soit de manière dispersée – dans la plupart des *assentamentos* on a planté des arbres, installé des bâtiments d'usage collectif: école, salon de fête, église, garage, abris pour les bêtes. Nous voyons que la population des *assentamentos* est différente selon les régions. Tous «expulsés» de la terre qu'ils cultivaient, faute d'en être propriétaires ou faute de surfaces suffisantes, ils sont partis et ont cherché qui un travail en ville, qui une terre. En fin de compte, tous ont fait le pari qu'ils pouvaient obtenir une terre. Sans avoir échappé à un premier exode rural, ils viennent dans un lieu qu'ils participent à créer. Leur propre expérience du monde urbain leur donne sans doute un regard particulier sur les relations ville-campagne et sur la définition que l'on peut faire de l'une et de l'autre.

Figure n°. 3

Tableau récapitulatif des quatre *assentamentos* étudiés :

Assentamento et Etat	Année et durée de l'occupation		Nb Fam.	Origine des habitants	Formation socio-politique	Despejo, Police	Pression sur	Solidarités citées	Type d'habitat	Projets	Travail en commun
Ancienne Fazenda Anoni (Rio Grande do Sul)	1985	2 ans	352	Descendants de colons italiens et allemands petits propriétaires	Débuts MST Eglise Catholique et Luthérienne Nouveaux syndicats	Encerclement par la police	Gouvernement d'Etat du RGS (occupation en ville) La Justice L'Etat fédéral	Eglise Catholique et Luthérienne	<i>agrovila</i> et maison sur parcelles	Ecole Nombreux projets productifs (lait, abattoir, agriculture biologique)	Coopératives et travail individuel
Ramada da Quixabeira (Pernambouc)	1992	3 ans	13	Région de l'Agreste de PE métayers	Pastorale de Jeunesse Populaire SERTA CEB's Syndicat rural	Expulsion dès le premier mois	Mairie INCRA Eglise Catholique	Eglise Catholique Syndicat rural Voisins de Caldeirões.	<i>agrovila</i>	Plantes médicinales Horticulture Elevage caprin	Collectif et <i>Mutirão</i> . Aussi individuel
Primeiro de Março (Para)	1996	2 ans	390	Paysans, ayant fait un passage par la ville	Action du MST	non	INCRA (occupation en ville)	Eglise Catholique MST	<i>agrovila</i>	Vivier de poissons Crédits.	Trois associations concurrentes
Antonio Conselheiro (São Paulo)	1996	4 ans	57	Très divers, villes et campagnes.	Action du MST	Expulsion	INCRA, propriétaire terrien	MST Assentamentos de la région	Maison sur les parcelles	Individuel Projet de terrain de foot.	Prises de crédit par groupe. Echange de services

Conquérir la ville... conquérir la société

Nous abordons ici la définition de la relation ville-campagne et nous nous intéressons plus particulièrement au regard porté par les *assentados* eux-mêmes. Dans leur rapport à l'espace de l'*assentamento*, les travailleurs ruraux créent des alternatives à la ville comme lieu incontournable.

Ville et campagne, définitions d'ordre culturel et politique

Un débat sur les critères de définition du rural et de l'urbain dans le recensement brésilien a été ouvert en 1978 par Lopes: «le critère du recensement, en distinguant la population urbaine selon le cadre administratif (habitants des régions urbaines et suburbaines du *município*), n'est pas satisfaisant pour les objectifs démographiques et sociologiques» (LOPES, 1978). L'économiste José Eli da Veiga reprend cette thèse. Le titre d'un de ses articles dans un journal brésilien: «Villes imaginaires» (Estado de São Paulo 3/11/2001) illustre cette position. Ainsi avec une équipe de chercheurs, il a mené une réflexion dans laquelle il leur paraît peu vraisemblable que 4000 centres de *municípios* de moins de 11 000 habitants soient considérés comme des villes. Cependant, il relève que la législation brésilienne manque de différenciation entre les habitants «des 27 capitales d'Etats, des 12 agglomérations métropolitaines, des 37 agglomérations non-métropolitaines, 77 centres urbains et 500 centres de *municípios* ambivalents» (rural-urbain). Des données récentes indiquent en effet que 72,6% des *municípios* brésiliennes étaient considérées comme petites, c'est à dire possédant une population non supérieure à 20 000 habitants, et se trouvaient donc en dehors du «système de villes» mentionné précédemment.

La ligne de partage entre la ville et la campagne est au Brésil à la fois d'ordre culturel et politique, si l'on en croit l'analyse de Marvin Harris (1956) sur Minas Velha dans les années 40 (WANDERLEY, 2001). Les différences proviennent du plus fort engagement de la population rurale dans les activités agricoles et concernent surtout le mode de vie et les représentations sociales du travail qui s'exercent dans chacune de ces sphères de la vie sociale: la division du travail en milieu rural est réduite et les activités qui prédominent, se passent traditionnellement de ressources monétaires. A la différenciation campagne/ville, au sein de l'espace municipal, Harris superpose donc l'espace isolé des petites villes face aux grandes villes et aux centres métropolitains.

Ces questions de définitions des frontières entre ce qui est rural et ce qui est urbain ne sont pas propres au Brésil. La géographie toute entière est confrontée à la relativité des critères pour les définir. En France par exemple, l'INSEE donne le nom de ville à toute population rassemblée et atteignant au moins 2 000 habitants. Jacques Lévy définit pour sa part la ville selon des critères de densité et de diversité qui lui semblent universels (LEVY, 1994). Toujours est-il que le caractère relatif de la frontière doit nous amener à nous interroger sur la prise en compte de dynamiques englobant les villes et les campagnes. Pour notre étude nous utilisons non seulement les données statistiques et la définition de l'Institut Brésilien de Géographie et de Statistique (IBGE) mais aussi la perception des villes par les habitants des *assentamentos*.

Représentations de la ville et de la campagne par les habitants *d'assentamentos*

En interrogeant les *assentados* sur ce qu'ils pensent de la ville on entend dire:

On y va pour les affaires, de temps en temps, mais ce n'est pas comme ici. La ville, si tu n'as pas de quoi gagner de l'argent, tu n'as pas d'avenir. La liberté ici est plus grande. On n' a pas besoin de tout surveiller, tout est moins cher ici: l'eau, la lumière parce que c'est rural.

Le rapport de différenciation s'établit aussi par rapport à d'autres acteurs du milieu rural:

Les petits agriculteurs ici, ont formé le MPA (Mouvement des Petits Agriculteurs), parfois il y a des gens meilleurs ici, il n'y a personne qui soit très riche. Dans l'agriculture, il y en a qui sont plus puissants, les fazendeiros. Mais dans la CRENOLE [une banque coopérative], les associés sont du MST, mais aussi du MPA. L. B. Area 1, Assentamento 16 de Março (ancienne fazenda Anoni, RS)

En interrogeant des habitants *d'assentamentos* sur la différence qu'ils voyaient entre la ville et la campagne, nous remarquons un certain nombre de constantes dans leurs discours. La ville est pour beaucoup d'entre eux un lieu violent où ils n'aimeraient pas vivre; l'individualisme de la ville est aussi un repoussoir. Cependant, c'est un lieu nécessaire pour les services qui s'y trouvent, principalement pour les commerces et les soins médicaux. Les villes sont aussi des lieux de divertissements. Beaucoup déclarent que la ville est pour eux un lieu pollué et éloigné de la nature, tout le contraire de l'*assentamento*. Par ailleurs, l'importance déclarée d'avoir de l'argent en ville et d'avoir fait des études pour avoir un «bon travail» sous-entend que cela est moins nécessaire à la campagne, ce qui rejoindrait l'idée populaire que ceux qui restent à la campagne sont ceux qui seraient incapables de poursuivre des études.

J'aime beaucoup les personnes ici, quand on se rencontre et qu'on discute. Quand tu vis comme un arrendatario, tu souffres beaucoup et tu donnes la moitié pour le patron. La marge de bénéfice est pour le patron, ici non, nous, nous travaillons pour nous-mêmes. M. S. Area 1, Assentamento 16 de Março, comunidade 29 de outubro, (ancienne fazenda Anoni, RS).

Ici on a toujours de l'imagination, on avance assez dans le groupe: il y a une certaine organisation, des loisirs, des religions, une école avec la pédagogie à laquelle on pensait. Il faut encore que l'on avance, c'est sûr. Il y a des personnes qui travaillent avec des machines, une production écologique. Les choses sont bien au dessus de ce que l'on espérait aussi. La plupart des personnes ici aide le mouvement, assume les décisions du mouvement. Les activités de l'*assentamento* sont pensées ensemble. I. M. et M. L. Area 1/ 16 de Março, (ancienne fazenda Anoni, RS).

Ici il y a cette différence qui est le travail ensemble, nos habitations sont ensemble. A Caldeirões [l'assentamento voisin], chaque famille travaille dans son propre lot, chacun fait ses propres dépenses, chacun résout ses propres problèmes. [Ces familles] voient la nécessité d'être ensemble dans une communauté, pour l'eau. En dehors des assentamentos, tout est individualisme, quand il y a des revendications d'eau ou de ration alimentaire...Elles se joignent aux personnes des assentamentos. On vit en bonne entente avec nos voisins. (F. A. Ramada da Quixabeira (PE), 2002)

Le plus souvent, le reste de la campagne est aussi vu comme un espace individualiste, malgré l'existence reconnue par certains *assentados* de structures comme le Mouvement des Petits Agriculteurs (MPA) ou les syndicats ruraux (les Fetags). C'est aussi un espace où les statuts de ceux qui travaillent la terre sont différents (métayer, fermier, ouvrier agricole...) et où les personnes sont souvent exploitées. Ne possédant pas de terre elles sont obligées de subir cette exploitation. Le regard que les *assentados* portent sur cet espace rural est lié en grande partie à ce qu'ils en ont connu :

Ça a beaucoup changé, mon père a toujours été pauvre, il était arrendatario, ici c'est ma terre, j'ai deux enfants que je chéris, un mari qui est bien. Le nécessaire au moins on l'a. M.S. Area 1 (ancienne fazenda Anoni, RS)

L'appartenance au MST ou à d'autres mouvements ouvre aux travailleurs ruraux une perspective collective nouvelle. Cela aussi intervient de manière importante sur leur rapport à l'espace et participe à le façonner. Le Mouvement des travailleurs Sans Terre a un projet précis concernant les *assentamentos*, il circule sous forme d'un cahier destiné aux militants du mouvement portant le titre suivant: «Ce qu'il faut prendre en compte pour l'organisation des *assentamentos*» ce document apparaît comme une référence sur l'aménagement des *assentamentos*, proposant précisément des objectifs à atteindre et les moyens d'y parvenir.

Les assentamentos doivent être des exemples montrant qu'il est possible d'organiser la société sous 'une autre forme, dans laquelle les travailleurs sont maîtres de leur propre destin. Montrant ainsi la capacité d'organiser le monde économique, mais montrant aussi la voie de nouvelles relations sociales, comme la camaraderie, la solidarité, l'esprit de sacrifice. (CONCRAB, avril, 1997)

Dans ce projet, le MST, voit la proposition de l'INCRA en matière d'habitation comme étant uniquement l'*agrovila* ; ce qui ne semble pas toujours adapté aux souhaits et aux habitudes, produisant dans de nombreuses régions, un rejet du type *agrovila*. Il semble qu'au contraire, dans le Nordeste, les *agrovilas* ont souvent été des conquêtes de la part des *assentados*. Les problèmes posés par les *agrovilas*, que nous avons aussi pu constater ou entendre lors d'entretiens, sont principalement au nombre de deux: la longue distance entre la maison et la parcelle et la proximité entre les maisons défavorable aux petits élevages familiaux qui se gênent mutuellement. Il semble cependant que dans le Nordeste la question de la distance ait été réglée plus facilement dans la zone semi-aride où la *roça* de chaque famille est petite ce qui permet à l'*assentado* de ne jamais être très loin de sa parcelle. Par ailleurs, il semble qu'il existe des règlements internes de convivialité dans certains *assentamentos* permettant d'éviter les gênes liés aux petits élevages domestiques. Par ailleurs, pour ceux qui ne veulent pas entendre parler d'*agrovila*, des propositions sont faites sous les noms de noyau de *Moradia* et noyau d'habitation. Le principe du noyau de *moradia* est de garder les maisons sur les parcelles individuelles, mais de permettre leur rapprochement au sein d'un noyau et quand cela n'est pas possible, de mettre les maisons sur un même axe (route, chemin) pour permettre une certaine proximité. Le moment de la mesure et du découpage de l'aire est donc très important. L'autre proposition (noyau d'habitation) consiste en un regroupement des maisons de quelques familles (entre 15 et 25), et au rapprochement de leurs lots, ainsi comme le groupe n'est pas trop grand, la

distance aux parcelles devient plus faible. Leur projet d'habitation, comprend aussi la réalisation d'une "aire sociale" comportant: une salle des fêtes, une salle pour le sport, un petit entrepôt pour emmagasiner les produits agricoles, une école, un lieu de culte c'est ce qui d'après le MST «[renforce...] la convivialité et la participation sociale». A notre avis, un élément clef de cette proposition, en ce qui concerne les conditions de l'appropriation de l'espace par les assentados est suggéré sous le titre d'embellissement des assentamentos:

Le fondamental ici c'est de comprendre que l'environnement interfère dans notre bien-être. Donc, si l'assentamento est de fait le lieu où nous pensons construire nos vies et y jeter racines, cet assentamento doit être beau. Mieux dit, nous devons nous y sentir bien. Et, donc, il doit matérialiser le 'Jardin de l'Eden', le 'paradis'. (MST et CONCRAB, 2001)

Investir la ville. La ville, lieu de pouvoir.

Pour les *assentados*, la ville est un lieu nécessaire, qu'ils fréquentent pour leurs affaires, pour vendre, acheter, payer les factures, revendiquer des droits. Il faut noter qu'au Brésil, la ville a un rôle prédominant dans la vie des citoyens. Il existe une réelle domination de la ville sur sa campagne. Il y a, plus précisément, deux sortes de domination des villes sur les campagnes, la première, c'est la domination des grandes villes, des capitales d'Etat sur ce que les brésiliens appellent «l'intérieur» qui comprend tout ce qui est en dehors de la capitale d'Etat ou de la grande ville voisine. C'est ce que Bret (2000) appelle la macrocéphalie urbaine. «*Capitale d'Etat, la métropole hypertrophiée concentre les services politico-administratifs. Elle concentre aussi les fonctions commerciales [...]. La concentration de ces fonctions, ajoutée au fait que les propriétaires fonciers absentéistes résident souvent dans la capitale, aboutit à ce que la métropole abrite dans ses murs une catégorie sociale très privilégiée par la fortune et/ou le revenu.*» D'autre part, il y a la domination du centre urbain, parfois simple bourg sur la zone rurale du *município*. Les villes brésiliennes ne sont pas également réparties, la constitution de réseaux de villes est plus importante dans les régions Sud et Sudeste. La zone d'influence des villes est très différente si l'on parle d'une capitale comme São Paulo dont l'influence s'étend au moins jusqu'en Amazonie (THERY, 1999) ou des plus petites villes d'influence locale. Mais, d'une manière générale, la campagne reste dépendante de la ville.

La législation brésilienne privilégie les fonctions politiques et administratives exercées à partir de la ville, nous retrouvons cela dans la nécessité qu'ont les *assentados* de se rendre en ville pour régler leurs affaires. Avec ses fonctions centralisatrices, la ville serait le dépositaire des pouvoirs publics et le distributeur des services publics et privés destinés à tous les *municípios* ruraux et urbains. Au Brésil, il n'existe pas de *municípios* ruraux - à savoir des espaces et des communautés proprement rurales et en même temps détentrices du pouvoir municipal. A la lumière de la tradition historique et des conceptions juridiques dominantes, ces termes apparaissent comme opposés et contradictoires. Attribuer le pouvoir municipal à un groupement suppose automatiquement la reconnaissance de sa condition de *município* et de ville. Les villes qui sont le siège de la représentation de l'Etat, concentrent les services. Par définition le «rural» suppose la dispersion de la population, l'absence de pouvoirs publics sur son espace et même l'absence, dans la majorité des cas, de ces biens et services naturellement concentrés en zone urbaine. Par conséquent, le «rural» fait toujours référence à la ville, il en est sa périphérie spatiale précaire, et il en dépend du point de vue politique, économique et social. Le milieu rural constitue donc un espace de précarité sociale, excepté dans les espaces minoritaires en terme de population où les élites ont une maison en ville et une maison et des terres à la campagne.

A *a priori* l'espace urbain est un lieu social où se rencontrent et se confrontent facilement divers groupes. S'il s'établit une géographie des classes sociales, dominants et dominés y trouvent des places qui ne sont pas toujours très éloignées les unes des autres. Ce qui caractérise les quartiers de favelas c'est qu'ils sont souvent situés dans des zones

abandonnées par leurs propriétaires publics ou privés mais sont autant que possible à proximité du centre et, donc, des activités économiques. Le caractère illégal de l'implantation empêche les favelas de se développer même si l'on trouve des exceptions comme celle de «*Brasília Teimosa*» à Recife qui a été légalisée et qui aujourd'hui est un quartier à part entière. Laurent Vidal L. (1992) cite l'étude de Janice L. Perlman (1976): «les *favelados* ne sont pas socialement marginaux, mais rejetés, ils ne sont pas économiquement marginaux mais exploités, ils ne sont pas politiquement marginaux, mais réprimés». Cependant, les classes moyennes et aisées ont leurs quartiers et leurs immeubles gardés jours et nuits pour les rassurer et les isoler des plus pauvres qui demeurent pourtant à proximité des beaux quartiers où ils vont pouvoir trouver du travail.

On notera que dans certaines grandes villes, sont aussi apparus des mouvements organisant des populations exclues du «droit à la ville» (VIDAL, 1992). A la fin des années 90 le Mouvement des Travailleurs Sans Toit (MST) a été créé, avec l'aide du MST, ce mouvement est présent dans la région du Grand São Paulo, dans celle de Rio, dans le Nordeste comme à Recife (RODRIGUES C., 2002). Le MST est ainsi en relation avec les mouvements urbains et cherche à en être solidaire. Alors qu'auparavant, les favelas se faisaient «spontanément», aujourd'hui on voit des occupations urbaines planifiées et revendiquées. Il apparaît donc important de conquérir cet espace urbain pour ne pas demeurer dans la catégorie des dominés.

Dans le récit que fait Marisa de Fatima Lomba de Farias au sujet du campement «*América Rodrigues da Silva*», on voit un épisode de l'histoire de ce campement où le groupe s'est installé en pleine ville à Três Lagoas dans le Rio Grande do Sul, sur le parvis de la cathédrale pour faire pression sur les autorités locales. Cet espace était devenu en quelque sorte une grande scène théâtrale où un mariage venait d'être célébré en beaux habits tandis que les sans-terre «jouaient» un contre-théâtre dérangeant la représentation harmonieuse qui précédait.

Alternatives à la ville

Nous avons vu en suivant la démarche de Moles, que les *assentamentos* constituent de nouveaux lieux. Nous avons vu à partir des témoignages des habitants des *assentamentos* que pour eux, ces lieux diffèrent du reste de l'espace rural et de la ville. Les *assentamentos* peuvent créer en leur sein des alternatives à la ville. Créer une alternative, c'est contrairement à ce que l'on pense souvent, non pas créer une proposition parallèle, mais plutôt créer un choix là où il n'en existait pas auparavant, en l'occurrence au sein de l'*assentamento*. Ainsi les services, parfois les commerces installés dans les *assentamentos*, diminuent le besoin de se rendre en ville ou permettent un accès à des services qui sinon n'auraient pas été utilisés (santé, école...). La présence des écoles au sein ou à proximité des *assentamentos* renforce cette tendance. Dans le cas de l'*assentamento* Antonio Conselheiro, nous constatons que l'école se trouve dans un *assentamento* voisin accessible en bus. Pour les *assentamentos* présents dans cette partie du *município* de Mirante de Paranapanema, le centre n'est plus la ville, mais s'est déplacé vers «Pé de Galinha» où l'on trouve: un poste de santé, un groupe scolaire, des expériences d'horticulture, des terrains de sports et peut-être un jour un bureau de poste. Dans ce cas, une alternative a été créée, mais oblige cependant les *assentados* d'Antonio Conselheiro (SP) à se rendre dans un autre lieu. Ailleurs, comme dans l'*assentamento* Primeiro de Março (PA), l'intégration de commerces en tout genre: du club de danse au coiffeur, en passant par le boulanger, conduisent les *assentados* à faire des comparaisons entre les prix de la ville de Marabá, et de l'*assentamento*. A Ramada da Quixabeira (PE), aucun commerce ne s'est installé, les besoins urgents sont comblés auprès des autres *assentados*: «*Il te reste des haricots? Combien les vends-tu ?*» et une personne est chargée, de faire des achats chez un grossiste pour faire faire des économies à tous. Nous avons ici deux logiques différentes: l'une individuelle, l'autre plus collective. Il est intéressant de noter cependant, que l'INCRA interdit

officiellement les activités de commerce dans les *assentamentos*, en particulier les débits de boissons mais, pour une raison ou une autre, des relations commerciales se créent.

Si la ville apparaît comme un lieu de domination politique, le fait de trouver au sein des *assentamentos* des organisations comme les associations nous semble permettre une prise de décision plus directe de la part des *assentados* quant à leurs intérêts et à ceux de leur *assentamento*. Les questions posées au sujet de ces associations concernent d'ailleurs leur représentativité, leur fonctionnement démocratique... signes qu'un pouvoir leur est attribué par les *assentados* et par leurs interlocuteurs.

Nous pouvons constater que les églises et les écoles sont très souvent présentes dans les *assentamentos*, comme dans nos modèles de villages français. Parfois même, un local est désigné pour accueillir une association, quand ce n'est pas l'école elle-même qui sert de lieu de réunion.

Etre aussi présent en ville

Sottili (1999) pour sa part a remarqué que l'action accrue d'un mouvement comme le MST en ville, par l'occupation de places, d'édifices publics et par des manifestations, se traduit par une augmentation du nombre de photos liées à la ville dans les journaux du mouvement: 60% pour 1995, 50% pour 1996 et 90% pour 1997. J.P.Stedile, leader du mouvement, déclarait en 1997: «*La force du mouvement réside en partie dans la compréhension, par la société, en particulier urbaine, de ce que notre cause est juste et nécessaire pour la société brésilienne*». La multiplication des photos renforce l'idée que la ville est un lieu d'action important pour les sans-terre, peut-être autant que l'occupation de la terre. Quand on voit des photos de ces manifestations dans les journaux du MST ou ailleurs, on peut constater que se produit en ville à cette occasion un choc culturel et visuel, peut-être le même que celui qu'ont eu les habitants de Três Lagoas en voyant côte à côte les invités du mariage en habits neufs et les sans-terre fatigués de leur marche jusqu'à la ville. En 2003, dans l'Etat de São Paulo, on a vu les commerçants d'une ville fermer leurs magasins à l'arrivée annoncée d'une marche de sans terre.

Quand les populations des *assentamentos* manifestent comme "sans terre", certains commerçants semblent craindre leur arrivée. A *contrario* elles apparaissent très disputées par les commerces dans certaines régions comme celle du Pontal du Paranapanema où des cars affrétés amènent les *assentados* dans tel supermarché ou tel autre de la région. Certains maires ont déclaré que l'installation d'*assentamentos* dans leurs *municípios* avait clairement dynamisé les activités des commerces de la ville. Les *assentados* ont des revenus certes faibles, mais plus réguliers et plus importants que la majorité de la population rurale. Ils déclaraient aussi que les *assentados* vont faire leurs achats dans les villes proches contrairement aux grands propriétaires terriens qui ne font qu'exploiter les ressources locales mais n'apportent rien en retour. Le dynamisme commercial des villes est aussi favorisé par l'arrivée sur les marchés locaux de fruits, de légumes et parfois de produit d'artisanat, plus rares auparavant. Dans les *assentamentos* de Pontão (RS), la participation d'un groupe d'*assentados* à un marché biologique dans la grande ville la plus proche (Passo Fundo) témoigne à la fois de l'intégration de ces familles dans une démarche commerciale avec la ville, mais aussi de la volonté d'y présenter des produits différents.

La «conquête» de la ville passe aussi par une participation aux prises de décision, non seulement concernant l'*assentamento*, comme nous l'avons vu, mais aussi l'ensemble du *município* voir de la région ou de l'Etat. A Ramada da Quixabeira, par exemple, F.A. a été vice-présidente du syndicat des travailleurs ruraux du *município*, elle était chargée de s'occuper entre autres, des questions d'égalité homme-femme. Par ailleurs, le jeune président de l'association de Ramada siège régulièrement au Forum du *município* pour représenter le secteur rural du *município* auquel appartient l'*assentamento*. Son prédécesseur, jeune lui aussi, disait: «*Pour se développer dans la société, il faut des opportunités. Avec l'assentamento, on a plus d'opportunités de faire entendre sa voix, de participer*». Par ailleurs, à Pontão, *município* émancipé de Sarandi (RS) grâce à l'apport considérable de la population des *assentamentos* de l'ancienne fazenda Anoni, le maire

actuel (du Parti des Travailleurs) est un *assentado*, ancien président de la coopérative. Il explique que si, lors de son premier mandat ce sont clairement les *assentados* qui l'ont élu, pour son second mandat, le reste de la population a largement soutenu son élection. Cependant, lui-même est venu habiter au centre du *município* et a laissé à un frère le soin de gérer ses activités agricoles. D'autres ont été détachés auprès de l'ancien gouvernement d'État du Rio Grande do Sul (du Parti des Travailleurs) pour les questions agraires...

D'ailleurs apparaît clairement dans les documents du MST l'idée d'une solidarité nécessaire entre les travailleurs ruraux et urbains. Le soutien du MST au Parti des Travailleurs en a été longtemps une des preuves. En 1989, l'année même de la première candidature aux présidentielles d'un membre du PT, le MST écrivait dans un cahier de formation (n°. 19): Il faut « *faire alliance avec les ouvriers et tous les secteurs progressistes de la société. [...] Il est nécessaire de comprendre les relations structurelles complexes qui existent entre les classes sociales, les catégories sociales, que ce soit de la campagne ou de la ville. Comprendre les contradictions existantes entre elles, les rapports de forces et la relation de pouvoir qui s'établit.* » Nous sommes dans une vision de la société objet de la lutte des classes. En 1995, rappelant ses objectifs, le mouvement cherche à montrer qu'il est non seulement un mouvement de paysans et de travailleurs ruraux, mais aussi un mouvement qui touche toute la société brésilienne:

La réforme agraire a pour objectifs: – Garantir un travail pour tous, en le combinant avec la distribution de revenu; Produire une alimentation suffisante, pas chère et de qualité à toute la population brésilienne, en particulier dans les villes, en gérant la sécurité alimentaire de toute la société; Garantir le bien être social et améliorer les conditions de vie sous une forme égalitaire à tous les brésiliens. Tout particulièrement aux travailleurs et prioritairement aux plus pauvres. [...] (MST, Cahier de Formation n°. 23, juillet, 1995).

Quand tout le monde vient visiter l'*assentamento*

Un autre phénomène particulièrement frappant doit être noté concernant les relations des *assentados* avec le reste du monde. Il n'est pas vain de parler de «monde»: jamais dans aucun des *assentamentos* où je me suis rendue, je n'ai été la première étrangère. En plus des nombreux visiteurs brésiliens en tous genres, venant seuls ou parfois en cars entiers: paysans curieux de savoir si la Réforme agraire fonctionne, étudiants brésiliens (en sociologie, géographie, agronomie...), journalistes, hommes politiques, juges, visiteurs du dimanche...les étrangers sont nombreux. A Ramada da Quixabeira (PE), il y a eu des hollandais et des allemands, dans l'*assentamento* Primeiro de Março (PA), des américaines, à Antonio Conselheiro (SP), une française (autre que moi), dans l'ancienne fazenda Anoni (RS), des argentins, des sud africains... (de nombreuses personnes venues à Porto Alegre pour un Forum Social Mondial). Le MST possède par exemple en Europe de nombreuses associations «amies» qui le financent et qui partagent ses préoccupations. Le MST, comme d'autres associations brésiliennes (CPT, MPA...) est membre d'un réseau international de paysans: Via Campesina; ce qui peut expliquer en partie la présence d'étrangers dans les *assentamentos*. Par ailleurs, sans parler de tourisme de masse, on relève qu'ici ou là, se sont développées des activités de loisirs destinées à accueillir les visiteurs de fin de semaine.

Ces visites confirment l'idée qu'il y a eu création d'un lieu reconnu digne d'intérêt, même au delà des frontières du Brésil. L'*assentamento* peut être plus connu et visité que le centre urbain du *município*, c'est alors un renversement de l'ordre des choses puisque la ville n'attire plus et ne présente aucun intérêt pour des visiteurs qui sont parfois même hébergés dans l'*assentamento*.

Nous avons pu voir qu'avec les *assentamentos*, de nouvelles formes d'implantations spatiales apparaissent. Des noyaux de population se forment là où il n'y avait auparavant

qu'un «désert». Cette population récemment installée génère des activités économiques et politiques qui la place dans une relation particulière à la ville. Les *assentados*, souvent passifs auparavant, peuvent devenir acteurs de changement et créant des noyaux de population dotés de services alternatifs par rapport à ceux des villes, ils ne laissent pas simplement exercer sa domination. Ils créent ainsi aussi de nouvelles formes de relations ville-campagne. Une des questions importantes qui restent posées est celle de l'avenir de ces nouveaux lieux. Vont-ils disparaître avec le passage de génération, comme certaines *vilas* ouvrières qui ont été abandonnées après la fermeture des usines ou des travaux ? Nous travaillons actuellement à cette question en partant de l'expérience des jeunes dans les *assentamentos*.

Bibliographie

BARBAY, C. Mémoire de DEA de géographie. Paris: Université Paris 10 Nanterre – Ecole doctorale Milieu – Cultures et Sociétés du Passé et du Présent, 2003.

BAILLY, A.; BEGUIN, H. Introduction à la géographie humaine. Paris: Masson, 1995.

BERGAMASCO, S. M.; NORDER, L. A. C.) O que são assentamentos rurais. São Paulo: Brasiliense, 1996.

BRET, B. Justice et territoire essai d'interprétation du Nordeste du Brésil. Paris: Université Paris I – Panthéon-Sorbonne, 2000. (Thèse pour l'obtention du doctorat d'Etat – Géographie)

BRUNEL, S. Le Nordeste brésilien: véritables enjeux. Paris: Fondation Liberté sans Frontière, 1986.

BRUNET et alii. Les mots de la géographie: dictionnaire critique. 2ème édition révisée, Montpellier: Reclus; Paris: La Documentation Française, 1993.

CLAVAL, P. La géographie culturelle. Paris: Nathan Université, 1997, pp. 154-180 .

CONFEDERAÇÃO das Cooperativas de Reforma Agrária do Brasil – Concrab. Sistema Cooperativista dos Assentados. Caderno de Cooperação Agrícola, n°5. Avril, 1997.

VEIGA, J. E. Cidades Imaginarias. O Estado de S. Paulo, Sabado, 3 de novembre de 2001,

VEIGA, J. E. Dos povoados, aldeias, vilas, cidades e municípios. O Estado de São Paulo, 20 de maio de 2002.

DE L'ETOILE, B. (dir.) Catalogue de l'exposition. Nouveaux visages du Nordeste brésilien. Paris: ENS, Ensad, 2002.

FARIAS, M. F. L. Acampamento «América Rodrigues da Silva»: esperança e desilusões na memória dos caminhantes que lutam pela terra. Presidente Prudente: Universidade Estadual Paulista Júlio de Mesquita Filho (Brésil), 1997. (Dissertação de mestrado em Geografia)

FERRARI LEITE, J. A Ocupação do Pontal do Paranapanema. São Paulo: Hucitec; Fundação Unesp, 1998. 202 pp.

FERNANDES, B. M.; STEDILE, J. P. Brava Gente. São Paulo: Fundação Perseu Abramo, 2001.

FERNANDES, B. M. A formação do MST no Brasil. Petrópolis: Vozes, 2000.

FREMONT, A. La Région, espace vécu. Paris: PUF, 1976.

GARCIA, A. Libres et assujetés Paris: MSH, 1989.

Instituto Nacional de Colonização e Reforma Agrária – Incra, IICA. Plano de Desenvolvimento Sustentavel do Assentamento de Ramada da Quixabeira, Iguaraci – PE. Recife, março de 1998.

LEVY, J. L'espace légitime. Paris: Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1994.

LOPES, J. R. B. Desenvolvimento e mudança social: formação da sociedade urbano-industrial no Brasil. 4e ed. São Paulo: Nacional, 1978.

MARTIN, J.-Y. Les sans-terre du Brésil: géographie d'un mouvement socio-territorial. L'Harmattan: Horizons Amériques Latines, 2001.

MOLES, A. Vers une psycho-géographie. In: BAILLY, A.; FERRAS, R.; PUMAIN, D. (dir.). Encyclopédie de Géographie. 2ème éd. Paris: Économica, 1995. pp. 159-187.

MOLES, A.; ROHMER, E. Psychosociologie de l'espace: villes et entreprises. Paris: L'Harmattan, 1998.

MST Caderno de Formação n°17. Plano Nacional do MST 1989 a 1993. (junho 1989)

MST Caderno de Formação n°23. Programa de Reforma Agrária – SP. (Julho 1995)

MOVIMENTO dos Trabalhadores Rurais Sem Terra – MST; CONFEDERAÇÃO das Cooperativas de Reforma Agrária do Brasil – Concrab. O que levar em conta para a organização do assentamento: a discussão no acampamento. Caderno de cooperação agrícola n° 10. São Paulo: MST; Concrab, 2001.

NERA – Université de l'Etat de São Paulo du campus de Presidente Prudente (2002) RIST – Relatório de Impactos Socio-territorial do PA Antonio Conselheiro. <http://www2.prudente.unesp.br/dgeo/nera>.

PERLMAN JANICE, E. The myth of marginality: urban poverty and politics in Rio de Janeiro. Berkeley: University of California Press, 1976. 341 pp.

CITE PAR L. VIDAL

PESSOA, F. Le Livre de l'intranquillité par Bernardo Soares. In:

Relatorio de Impactos Socio-territorial do PA Antonio Conselheiro. <http://www2.prudente.unesp.br/dgeo/nera>.

RETAILLE, D. Le Monde du géographe. Paris: Presses de sciences politiques, 1999.

RODRIGUES, C. D'aqui não saio, d'aqui ninguém me tira: estudo de caso do MLST. Recife: Universidade Federal do Pernambuco, 2002. (Mémoire de mestrado) mémoire de mestrado.

SCHWAAB, C. Assentamento 16 de Março: História sendo construída. Ijuí: s. d., 2001. (mémoire).

SCHWACH, V. Préface. In: MOLES, A.; ROHMER, E. Psychosociologie de l'espace: villes et entreprises. Paris: L'Harmattan, 1998.

SOTTILLI, R. *MST: a nação além da cerca – a fotografia na construção da imagens e da expressão política e social dos sem-terra*. São Paulo: PUC-SP, 1999. (mémoire)

THERY, H. Villes et campagnes au Brésil. In: Dubresson, A.; Chaléard, J.-L. Villes et campagnes dans les pays du Sud. Col. hommes et société. Paris: Karthala, 1999.

VIEIRA MEDEIROS, R. M. De la colonisation des terres neuves à la réforme agraire au Brésil. Thèse. Université de Poitiers, 1998.

VIDAL, L. Les formes de l'exclusion sociale urbaine au Brésil. Politique urbaine et mouvements revendicatifs. Futur Antérieur, 12-13, 1992. pp. 4-5.

WANDERLEY, M. N. B. Regards sur le 'rural' brésilien. In: ZANONI; LAMARCHE (coord.) Agriculture et ruralité au Brésil: un autre modèle de développement. Paris: Karthala, 2001.

Recebido em: agosto de 2006
Versão reformulada reapresentada em: dezembro de 2006
Aprovado em: dezembro de 2006